U d'/of OTTAWA
39003002248846

LA FÉDOR

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Collection in-18 illustrée à 3 fr. 50 le volume

ALPHONSE DAUDET

LA PETITE PAROISSE
Illustrations de H.-P. Dillon. 1 volume.

LA BELLE-NIVERNAISE
Histoire d'un vieux bateau et de son équipage. Illustrations de G. Fraipont. 1 volume.

PREMIER VOYAGE, PREMIER MENSONGE
Illustrations de Bigot-Valentin (20e mille). 1 volume.

LA FÉDOR
Pages de la vie. Illustrations de Fabrès (24e mille). 1 volume.

TARTARIN DE TARASCON
Illustré par J. Girardet, Montégut, Myrbach, Picard, Rossi (175e mille). 1 volume.

TARTARIN SUR LES ALPES
Illustrations de Aranda, Beaumont, Montenard, Rossi (206e mille). 1 volume.

PORT-TARASCON
Dernières aventures de l'illustre Tartarin. Illustrations de Bieler, Montégut, Montenard, Myrbach et Rossi (85e mille). 1 volume.

JACK
Édition complète, en un volume in-18 de 700 pages, avec 100 dessins de Myrbach (115e mille). 1 volume.

SAPHO
Illustrations de Rossi, Myrbach, etc. (200e mille). 1 volume.

TRENTE ANS DE PARIS
Illustrations de Bieler, Montégut, Rossi, etc. (50e mille). 1 volume.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES
Illustrations de Bieler, Rossi, etc. (28e mille). 1 volume.

ROSE ET NINETTE
Mœurs du jour, avec un frontispice de Marold, in-16 (57e mille). 1 volume.

L'OBSTACLE
Illustrations de Bieler, Gambard, Marold et Montégut (22e mille). 1 volume.

L'ÉVANGÉLISTE
Illustrations de Marold et Montégut (50e mille). 1 volume.

LES ROIS EN EXIL
Illustrations de Bieler, Conconi et Myrbach (78e mille). 1 volume.

ROBERT HELMONT
Illustrations de Picard et Montégut (22e mille). 1 volume.

VICTOR HUGO

NOTRE-DAME DE PARIS
Illustrations de Rossi, Myrbach, Bieler (14e mille). 2 volumes.

EMILE ZOLA

LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET
Illustrations de Bieler, Conconi et Gambard (80e mille). 1 volume.

CAMILLE FLAMMARION

URANIE
Dessins de Bayard, Bieler, Falero, Gambard, Myrbach et Riou (34e mille). 1 vol.

LONGUS

DAPHNIS ET CHLOÉ
Illustrations de Luigi, Rossi et Conconi. 1 volume.

ALPHONSE DAUDET ET LÉON HENNIQUE

LA MENTEUSE
Illustrée par Myrbach. 1 volume.

ALPHONSE DAUDET

LA FÉDOR

PAGES DE LA VIE

ILLUSTRATIONS DE FABRÈS

PARIS
ERNEST FLAMMARION, Éditeur
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

PQ
2216
.F4
1897

La Fédor

PAGES DE LA VIE

La Fédor

I

— François, c'est M. Veillon!

A cet appel vivement envoyé par la svelte jeune femme apparue entre les bacs fleuris du perron, François du Bréau se dressa sur la pelouse où il jouait avec sa petite fille et vint au-devant du visiteur, une main tendue,

l'autre calant sur son épaule l'enfant qui riait et jetait ses petits pieds chaussés de rose dans le soleil.

— Ah! c'est M. Veillon... eh bien, il sera reçu, M. Veillon... Si ce n'est pas honteux! trois mois sans venir à Château-Frayé, sans donner une fois de ses...

Il s'arrêta au bas des marches, saisi par l'expression gênée, angoissée, quelque chose de confus et de fuyard que la nécessité de mentir donnait à la ronde figure, bonasse et moustachue, du meilleur et plus ancien compagnon de sa jeunesse.

— Tu veux me parler?

— Oui... pas devant ta femme.

Ce fut dit, glissé dans l'échange nerveux d'une poignée de main; mais jusqu'au déjeuner, les deux amis ne purent se trouver seuls une minute. Quand la nourrice eut emporté « Mademoiselle », toutes ses grâces faites au monsieur, il fallut explorer la propriété très changée, très embellie depuis ces derniers mois. Ce Château-Frayé, dont la famille de Mme du Bréau portait le nom, était un très ancien domaine, moitié donjon,

TU VEUX ME PARLER?

moitié raffinerie, flanqué d'une tour massive et d'un parc aux verdures féodales où fumait une cheminée géante sur des plaines infinies de blé, d'orge et de betteraves ; sans le halo rougeâtre que Paris allumait chaque soir à l'horizon, on aurait pu se croire au fond de l'Artois ou de la Sologne. Là, depuis deux ans, depuis leur mariage, le marquis du Bréau et sa jeune femme, « son petit Château-Frayé », comme il l'appelait, vivaient dans une solitude aussi exclusive que leur amour.

Au moment de se mettre à table, nouvelle apparition de la nourrice qui venait chercher madame pour l'enfant.

— Un type, cette nounou, dit la jeune mère sans plus s'émouvoir, c'est la paysanne à scrupules... avec elle on n'a jamais fini... Déjeunez, messieurs, je vous en prie, ne m'attendez pas.

Et elle avait, en quittant la table, un joli sourire de sécurité dans le bonheur. Derrière elle, tout de suite, le mari demanda :

— Qu'y a-t-il?

— Louise est morte, dit l'ami gravement.

L'autre ne comprit pas d'abord.

— Eh! oui... Loulou... La Fédor, voyons.

Nerveusement, par-dessus la table, François saisit la main de son ami.

— Morte! tu es sûr?...

Et l'ami affirmant de nouveau d'un implacable signe de tête, du Bréau eut non pas un soupir, mais un cri, une bramée de soulagement :

— Enfin!

C'était si férocement égoïste, cet élan de joie devant la mort... surtout une femme comme la Fédor... l'actrice célèbre, admirée, désirée de tous, et qu'il avait gardée six ans contre son cœur; il se sentit honteux et gêné, s'expliqua :

— C'est horrible, n'est-ce pas? mais si tu savais comme elle m'a rendu malheureux, au moment de la séparation, avec ses lettres folles, ses menaces, ses stations sans fin devant ma porte... Six mois avant mon mariage, dix mois, quinze mois après, j'ai vécu dans l'épouvante et l'horreur, ne rêvant qu'assassinat, suicide, vitriol et revolver... Elle avait juré de mourir, mais de tout tuer

auparavant... l'homme, la femme, même l'enfant, si j'en avais un. Et pour qui la connaissait bien, ces menaces n'avaient rien d'invraisemblable. Je n'osais conduire ma pauvre femme nulle part, ni sortir à pied avec elle, sans craindre quelque scène ridicule ou tragique... Et pourquoi cela? Quel droit prétendait-elle sur ma vie? Je ne lui devais rien, du moins pas plus que les autres, que tant d'autres... J'avais eu trop d'égards, voilà tout. Et puis j'étais jeune, et pas de son monde d'auteurs et de cabotins. On attendait plus de moi... peut-être le mariage et mon nom... ça s'est vu. Ah! pauvre Loulou, je ne lui en veux plus; mais ce qu'elle m'a embêté!... Mes amis s'étonnaient de ce voyage de noces interminable; ils peuvent se l'expliquer maintenant, et pourquoi, au lieu de rentrer dans Paris, je suis venu m'enfermer ici, pris d'une passion subite pour la grande culture. Encore n'étais-je pas toujours tranquille, et lorsque le timbre de la grand'porte sur la route sonnait très fort ou à des heures insolites, mon cœur sautait dans ma poitrine, je me disais : « La voilà! »

Veillon qui, tout en mangeant d'un robuste appétit, écoutait attentivement ces confidences entrecoupées des va-et-vient du service, dit à François, sur un ton de reproche :

— Eh bien, maintenant, tu pourras dormir tranquille... elle est morte avant-hier à Wissous, chez sa sœur qui l'avait

recueillie, il y a quatre mois, quand sa maladie s'est aggravée.

Du Bréau tressaillit douloureusement... Malade, et tout près de lui, quelques lieues à peine, sans qu'il en eût rien su...

— Comment l'as-tu appris, toi, qu'elle était là?

— C'est elle qui m'a écrit de venir la voir. Je l'ai trouvée dans le milieu le plus bourgeois, le plus contraire à sa nature, chez Marie Fédor, l'ancien prix de tragédie, devenue Mme Restouble, femme du notaire de Wissous.

— Mais elles se détestaient...

— Oh! Loulou était bien injuste. Elle en voulait à sa sœur d'avoir renoncé à la vie de théâtre pour épouser son étudiant des beaux jours du Conservatoire.

Du Bréau se mit à rire :

— Son étudiant?... lequel? elle en avait plus de vingt?...

— Elle n'en a toujours épousé qu'un, Maître Restouble, dont les panonceaux reluisent sur la plus coquette maison de Wissous depuis je ne sais combien de

générations. C'est là que j'ai retrouvé ton ancienne.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé?

— Parce que tu es marié, que tu aimes femme... tout ce passé n'avait rien d'intéressant pour toi... Seulement, aujourd'hui...

Veillon hésita une seconde, puis très froid toujours, mais avec le tremblement de sa grosse moustache brune :

— L'enterrement est pour trois heures... Je me suis promis que tu serais là...

François du Bréau n'eut pas le temps de répondre; sa femme venait d'entrer, moins radieuse que tout à l'heure, une inquiétude au fond de ses jolis yeux. Pour une fois, la nourrice avait raison; les paupières de l'enfant étaient brûlantes et aussi ses petites mains.

— Oh! ce ne sera rien, ajouta vivement la mère, se méprenant à la gêne consternée qu'elle devinait autour de la table.

— Aussi n'est-ce pas cela qui nous préoccupe, dit le mari; mais je viens d'apprendre une mort... quelqu'un que j'ai beaucoup connu.

— Qui donc?

Veillon vint en aide à son ami. Il s'agissait d'un de leurs anciens de Louis-le-Grand, Georges Hofer, chez qui, dans leur jeunesse, ils venaient quelquefois déjeuner le dimanche... Ses parents, de grands fabricants de bière, avaient leur usine en face, de l'autre côté de la Seine, dans ces immenses plaines qui vont jusqu'à Montlhéry. Il était mort là, on allait l'y enterrer.

Mme du Bréau regarda son mari :

— Tu ne m'en as jamais parlé, de ce Georges Hofer?

Il répondit :

— Il y a longtemps que je ne le voyais plus.

Veillon ajouta, très sérieux :

— C'est égal... tu feras bien de venir

Et la femme, plus gravement encore :

— Il faut y aller, mon ami.

L'accent de pitié, de douceur, dont elle dit cela, les saisit tous les deux. Ils en parlaient une heure après dans le train de la Grande Ceinture qui les emmenait à Juvisy, où commencent les plaines de Wissous.

— Crois-tu qu'elle se soit doutée de quelque chose? s'informait Veillon.

Du Bréau, lui, ne le pensait pas.

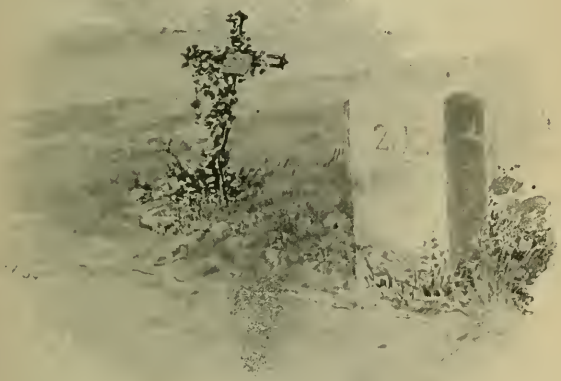
— Elle me l'aurait dit. C'est une limpide, une vibrante, incapable de rien cacher... La Fédor disait quelquefois : « Je suis un brave homme, on peut se fier à moi. » Brave homme, je veux bien, mais une sacrée femelle tout de même, et qui, née dans le ruisseau, n'ayant jamais eu pour se conduire que ses instincts de fille ou de cabotine, s'imaginait que toutes les femmes lui ressemblaient, en plus bête et plus méchant, et aurait voulu me le faire croire... Si je n'avais pas eu la chance de rencontrer mon petit Château-Frayé et de m'en toquer tout de suite, ma foi!... j'aurais peut-être fini par l'épouser.

— Tu n'en aurais toujours pas eu pour bien longtemps, murmura Veillon dans un sourire navré. La pauvre Louise était condamnée.

— Mais enfin de quoi est-elle morte? Je l'avais laissée en pleine santé, en pleine force.

L'ami, accoudé à la portière et regardant dehors, bredouilla quelques mots sous sa

moustache : épuisement, bronchite mal soignée... on ne savait au juste. Il y eut un



instant de silence; puis, sur l'annonce de la station de Juvisy :

— Il faut descendre, dit Veillon, nous ferons le reste du chemin à pied.

Sous un ciel de juillet, embrasé et blanc, un ciel de soleil fondu, le pavé du roi, comme on l'appelle encore, déroulait son interminable chaussée, bordée d'ormes rachitiques et de bornes monumentales. De distance en distance, le long des fossés à l'herbe rase et roussie, une borne de pierre, une croix de fer commémorative marquaient la place où un tel, maraîcher de tel endroit, en Seine-et-Oise, rentrant des Halles de Paris, était mort écrasé par les roues de sa charrette.

— Fatigue ou boisson, quelquefois les deux... murmura Veillon.

Et du Bréau, d'un air détaché :

— A propos de boisson, et le musicien de Louise, en a-t-on des nouvelles? Tu sais, ce Desvarennes, le chef d'orchestre qui l'a enfin consolée de son veuvage? Il paraît qu'ils se battaient et se soûlaient d'absinthe tous les soirs.

Veillon se retourna brusquement :

— Qui a dit ça? Qui l'a vu? Et puis, quand cela serait? La Fédor n'en a pas moins été

une artiste de grand talent, une belle et bonne fille qui t'a aimé du mieux qu'elle a su, ce qui vaut bien les deux ou trois heures de ton temps que tu lui donnes aujourd'hui...

Le pavé du roi franchi, les deux amis s'engagèrent sur un de ces innombrables chemins de campagne, tout brûlants et craquants de poussière entassée, qui s'entrecroisaient à perte de vue dans ces champs de seigle et de blé, éblouis et papillotants sous le soleil. L'air flambait. Çà et là l'aiguille d'un clocher, une rangée d'arbres, le crépi lumineux d'une muraille interrompaient la ligne uniforme de l'horizon : mais jamais le chemin qu'ils suivaient n'allait dans la direction de ce clocher, de cette muraille.

— Tu ne vas pas nous perdre ? fit du Bréau s'adressant à son compagnon arrêté devant un poteau indicateur, à un tournant de route.

Veillon le rassura ; il connaissait très bien le chemin de Wissous à Château-Frayé, l'ayant fait récemment encore avec Louise.

— Car, figure-toi, mon cher, qu'en se réfugiant chez sa sœur qu'elle détestait, qu'elle

croyait sa plus mortelle ennemie, la pauvre fille n'avait qu'un but, une espérance, te revoir. Dès ma première visite, elle m'en parlait : « Vous comprenez, mon petit Veillon, me disait-elle avec cette grâce ingénue que lui avait rendue la souffrance, ce n'était pas possible qu'il vînt chez moi, quand je vivais mal, dans le vice et dans la bohème; mais ici, chez des gens mariés, chez un magistrat — ma sœur me le répète-t-elle assez, bon Dieu de Dieu, que son mari est magistrat — rien ne peut l'empêcher, n'est-ce pas? » Ah! la malheureuse, pour lui persuader qu'elle rêvait une chose impossible, que l'honnête homme que tu étais ne pouvait faire cela, ne le ferait pas certainement, le mal que j'ai eu... d'ailleurs sans la convaincre...

Du Bréau, qui s'était arrêté pour allumer une cigarette, murmura au bout d'un moment :

— Pourquoi se voir, d'abord? Qu'aurions-nous pu nous dire?

— Oh! je sais bien ce qu'elle t'aurait dit, et pourquoi elle aurait tant tenu à te voir avant de mourir.

— Pourquoi?

— Elle aurait voulu te demander pardon..., Oui, pardon de ses lettres, de ses menaces, de toutes les démences dont elle te persécutait. Je t'avoue que devant sa détresse, ses remords, je lui ai menti abominablement, à cette pauvre Loulou, lui faisant accroire que tout était pardonné, oublié. Mais si tu penses que je m'en suis débarrassé avec cela! Quand elle a eu bien compris que tu ne viendrais pas à Wissous, que tu n'y pouvais pas venir, alors ç'a été une autre chanson. Ta vie à Château-Frayé, votre installation, si vous faisiez de la musique le soir, si ta petite te ressemble... c'étaient des questions sans fin. Dès que j'arrivais, impossible de lui parler d'autre chose. Puis, un jour, elle nous a déclaré qu'elle voulait voir ta maison, seulement les murs, seulement la cime des arbres. C'est là que j'ai compris combien elle se trompait sur sa sœur. Brisée, malade comme elle était, on ne pouvait pas la mettre en wagon; elle devait faire toute la route en voiture, allongée sur des coussins. Je peux dire que Marie Fédor a été

d'une douceur, d'une patience admirables, et que, sans elle, jamais Louise n'aurait pu satisfaire son caprice. Un vrai voyage fatigant et long. Mais tout lui semblait magique, cette première haleine du printemps, allègre et vive, l'herbe nouvelle qui pointait partout dans les champs, tout la grisait. Nous nous sommes arrêtés au Bois-Margot, et là, descendus de voiture, nous avons pris un chemin de traverse, mangé de ronces, ce que les cantonniers appellent une route morte. Ce chemin contourne le parc de Château-Frayé, nous l'avons suivi tous les trois en frôlant les murailles chaudes de soleil. J'avais peur d'être vu par un de tes fermiers ou par quelque ouvrier de la raffinerie; ils me connaissent tous. Heureusement, c'était l'heure du travail. Elle s'exaltait à l'idée que cet immense troupeau dans la plaine, ce berger, ces grands chiens étaient à toi. « Que je m'amuse! Que je suis contente! » disait-elle en battant des mains comme une enfant. Arrivés près de la charmille, son saisissement grandit encore. Tu sais que la muraille, de distance en distance, est remplacée

par une haute grille de fer qui laisse voir la double allée de tilleuls séparée d'une large pelouse. Nous étions là regardant derrière les barreaux, aspirant l'odeur de toute cette jeune floraison printanière épanouie sous le soleil, quand je reconnus de loin la voix de ta femme qui arrivait vers nous sous la charmille avec la nourrice et l'enfant... Je n'eus que le temps de m'écarter, laissant Louise aux bras de sa sœur, immobile derrière la grille. Mon regard ne la quittait pas. Quand ta femme est passée, reculant à tout petits pas devant sa fille, rien, pas un de ses traits n'a bougé. Seulement c'était sinistre, ces joues hâves et décharnées, ce masque de mort guettant à travers les barreaux de fer infranchissables ce qu'il y a de plus beau dans l'existence, tout ce qui pouvait lui faire envie et regret, la maternité heureuse, la jeunesse. Par exemple, lorsqu'elle a vu venir la petite, trottant et petonnant dans sa longue blouse, quelle illumination sur cette pauvre figure d'incurable! Elle riait, elle pleurait et disait tout bas à sa sœur en s'essuyant les yeux : « Mais regarde-la donc, la chérie!...

elle a les cheveux du même blond que son père, et elle frise comme lui. Oh! la mignonne... la mignonne! » Son émotion était si vive, toute tremblante, les mains tendues, il a fallu l'arracher de là, l'entraîner vers la voiture, où elle est tombée sans forces. Au retour, elle ne prononça pas un mot de toute la route; resta les yeux fermés, aspirant un bouquet de fleurs jaunes, du grand ébénier qui dépasse le mur de la raffinerie. Le dimanche suivant, quand j'arrivai — j'avais pris l'habitude de venir la voir tous les dimanches — je la trouvai comme toujours au fond du jardin, allongée dans un grand fauteuil d'un vert pâle, où sa figure ombrée, ses bras minces, ses longues mains prenaient un aspect lamentable d'épuisement. Il m'a semblé la voir dans ce dernier acte de la *Dame*, où Desclée seule lui était comparable. « Je ne recommencerai plus, me dit-elle à propos de sa visite à Château-Frayé... J'ai trop souffert, je suis cassée... » Et baissant la voix à cause du jardinier qui ratissait tout près de nous : « Ma sœur savait bien ce qu'elle faisait en me donnant l'idée de ce

IL M'A SEMBLÉ LA VOIR DANS CE DERNIER...

voyage... elle m'a retourné le couteau dans le cœur. la lame y est restée... » Enfin, crois-tu si c'est de l'injustice! Cette malheureuse Marie Fédor, ce dévouement de toutes les heures, la soupçonner d'une machination pareille, d'une perfidie aussi compliquée... Du reste, tu vas la voir, Mme Restouble, tu te rendras compte que c'est une bonne et charmante femme, ressemblant aussi peu au monstre dont Louise nous parlait que la jolie maison que voici n'a l'apparence du bagne où la pauvre fille prétendait s'être enfermée par amour de toi. Nous y sommes, tu peux juger.

Tout à l'entrée du village, le très ancien logis du notaire, avec ses murs blanchis à neuf, ses persiennes fraîches peintes, ses panonceaux étincelants, se dressait étroit et bas après une petite cour toute fleurie et rougeoyante d'une énorme corbeille de géraniums. Malgré le deuil de la maison et le drap noir qui encadrait la porte, l'étude, très achalandée, n'avait pas chômé ce jour-là, et

par les persiennes seulement entrecloses on apercevait des profils sur des paperasses, on entendait une voix jeune dictant un acte parmi le grincement des plumes d'oie qui grossoyaient.

Dans le corridor du bas, au sonore et frais dallage, un tréteau préparé attendait le cercueil; tout au bout, une porte vitrée permettait d'entrevoir les allées vertes du jardin et les noires silhouettes des invités.

— Reste ici, dit Veillon en laissant son ami dans la cour... le cercueil n'est pas encore descendu... Je vais demander qu'on nous la laisse voir. Je crois qu'il est encore temps.

Tout ému par la pensée de cette suprême entrevue, du Bréau commençait à s'impatienter de tourner autour des géraniums, en entendant chuchoter dans son dos les clercs de l'étude.

— Nous montons? demanda-t-il à son ami, enfin apparu sous la draperie funèbre.

Veillon balbutia :

3.

— C'est inutile... on ne peut pas... c'est trop tard.

L'autre, sans prendre garde à son embarras, proposa tout naturellement de passer dans le jardin avec tout le monde; il n'était peut-être pas fâché, en définitive, d'échapper à cette confrontation douloureuse qu'il s'imposait un peu comme un devoir, après ce qu'il venait d'apprendre des derniers jours de Louise et l'espèce de sacrifice qu'elle lui avait fait en venant vivre et mourir chez sa sœur. Mais sa stupéfaction fut grande de voir Veillon, au lieu de passer devant, rester immobile et décontenancé en face de lui, comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

— Quoi donc? fit-il enfin.

Et l'ami, cherchant ses mots, la voix et le regard gênés :

— Mon cher, c'est absurde... tu sais dans quel état le chagrin met les femmes... Voilà que Marie Fédor, Mme Restouble, si aimable ordinairement, t'en veut d'avoir laissé mourir sa sœur sans être venu une fois... J'ai eu beau lui dire et redire sur tous les tons que tu ne le pouvais pas, que même ta

démarche d'aujourd'hui était une imprudence vis-à-vis de ta femme et de votre bonheur... Inutile! Elle est furieuse, elle ne veut pas te voir; elle ne descendrait plutôt pas.

— Alors, quoi... Il faut que je m'en aille?...

Veillon hésitait :

— Je ne sais que te dire... Quand je pense que je t'ai fait faire cette longue route et qu'on ne te laisse même pas le droit...

— D'aller jusqu'au cimetière, dit François du Bréau en souriant tristement... Que veux-tu? cela est peut-être mieux ainsi... Je m'en vais revenir chez nous tout doucement par les mêmes grandes plaines, en me remémorant ces quelques années, ce triste lambeau de ma vie qu'ils sont en train d'ensevelir là-haut...

Il levait les yeux vers une des fenêtres du premier étage, dont le rideau blanc, curieusement écarté, retomba tout aussitôt contre la vitre. La sœur de Louise guettait l'effet de son refus; rester là plus longtemps eût été vraiment trop lâche.

— Mais c'est impossible, tu ne peux pas

t'en aller seul, dit Veillon accompagnant son ami vers la rue... Nous allons revenir ensemble.

— Non, non... Reste, je le veux. Il faut que tu sois là, que tu me remplaces jusqu'à la fin, surtout s'il est vrai — comme tu dis — que la malheureuse fille ait pensé à moi dans ses derniers moments... Allons, rentre vite, et à bientôt Maintenant nous te reverrons le dimanche j'imagine...

Du Bréau repoussa la grille en bois de l'entrée, et, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître, s'éloigna de l'étude à grands pas.

II

Hommes et bêtes, tout le village, à cette heure, était dans les champs. Où? dans quels champs? sans doute entre ces plis du terrain où les troupeaux couchés tiennent de loin la place d'un sillon, les hommes, au repos, celle d'une ornière; car il n'avait vu en venant, par toute la plaine embrasée et déserte, qu'un immense battement de lumière. Après quelques ruelles blanches et silencieuses, aux maisons basses, au cailloutis inégal, où la chaleur mêlée à des relents d'étable et de basse-cour tombait plus lourde qu'en rase campagne, tout à coup il se trouva devant l'église, une vieille église trapue, avec son portail roman drapé de tentures noires aux mêmes lettres d'argent L. F. qu'il venait de voir sur la maison du notaire. Une croix de pierre, entourée d'un quinconce de tilleuls rabougris, lourds et immuables comme elle, faisait face au portail de l'église. Tout autour, sur l'étroite place, deux roulottes dé-

telées, restées là depuis la fête du pays, dormaient dans l'atmosphère pesante. Quatre heures sonnèrent; et sitôt après, les notes d'un glas, lentes, espacées, tombées du clocher une à une, annoncèrent l'approche du convoi. Une envie subite lui vint de le regarder passer. Mais où se mettre pour ne pas être vu? Dans un coin de la place, derrière quelques caisses de lauriers-roses, il avisa un cabaret moisi où l'on arrivait par quatre marches. Il entra, se fit servir près d'une fenêtre. Deux roulottiers blafards, à têtes d'aventures, buvaient debout devant le comptoir, surveillant du coin de l'œil leurs maringotes dételées sous les arbres de la place et se contant tout haut leurs détresses, les grandes et petites misères du métier.

En arrivant, du Bréau entendit le plus âgé dire à l'autre d'un accent de certitude et d'expérience :

— Mets des épaulettes à ton Jean-Jean, ça te fera le colonel qui te manque...

Tout de suite il songea comme Louise aurait ri de ce mot d'impresario forain, elle qui les aimait tant, ces Delobelle de grande

route. Et justement il y avait à une table voisine de la sienne un homme à menton bleu, répondant, lui aussi, à cette catégorie de cabotins bohèmes, un peu moins minable cependant. Au lieu de porter les espadrilles et la vareuse en papier brûlé des deux roulottiers, celui-ci était chaussé de souliers vernis, de guêtres blanches, vêtu de drap noir tout neuf, et coiffé très en arrière d'un haute forme à bords plats endeuillé d'un immense crêpe qui laissait à découvert, sous des boucles grisonnantes et comme poudrées, un grand front blême en pyramide, des yeux rougis, brûlés d'alcool, des joues flasques et flottantes, sabrées de ces rides profondes que creuse l'ablation des grosses dents; une majestueuse cravate blanche d'homme de loi de l'ancien temps achevait de singulariser le personnage, sirotant à petits coups dans un verre, épais et lourd comme une tasse, une purée d'absinthe que lui disputait un tourbillon de guêpes. En face de lui, une gamine de dix à douze ans, en noir comme son père, les mêmes traits fripés et bouffis, les mêmes yeux larmoyants,

était assise entre deux tout petits garçons en deuil aussi, et vêtus comme des hommes, sur lesquels la grande sœur veillait avec une autorité et des précautions de maman, coupant leur pain, remplissant leurs verres, détaillant le fromage en parts égales et, dans son empressement à donner la becquée à ses petits affamés, oubliant qu'elle non plus n'avait rien mangé ni bu, depuis le matin. Autour du grand quartier de brie posé devant eux sur la table entre une miche et un litre, tout un essaim de guêpes bourdonnait comme aux bords de l'absinthe paternelle; mais bien loin de gêner l'appétit des enfants, l'adresse de leur père à faucher les guêpes au vol avec le couteau au fromage, à les couper en deux malgré le tremblement alcoolique de ses mains, les divertissait prodigieusement; et les yeux élargis, la bouche pleine, ils se délectaient à regarder ces guêpes, le corps tranché en deux, ne tenant plus que par une membrane, traîner, tortiller leur agonie sur le bord de l'assiette au brie, toute noire de cette grouillante jonchée. Du Bréau prêtait à cette scène

MARQUIS FRANÇOIS DU BRÉAU, SI JE NE ME TROMPE.

enfantine la minutieuse attention que notre esprit apporte aux choses infimes lorsqu'il est fortement préoccupé. Soudain l'homme aux guêtres blanches, son chapeau d'une main, de l'autre son verre d'absinthe, s'avança vers lui avec des révérences et des pointes de maître à danser, vacillantes et trébuchantes.

— Marquis François du Bréau, si je ne me trompe?... Je vous ai reconnu tout de suite quand vous êtes entré, au portrait que Louise avait toujours sur elle.

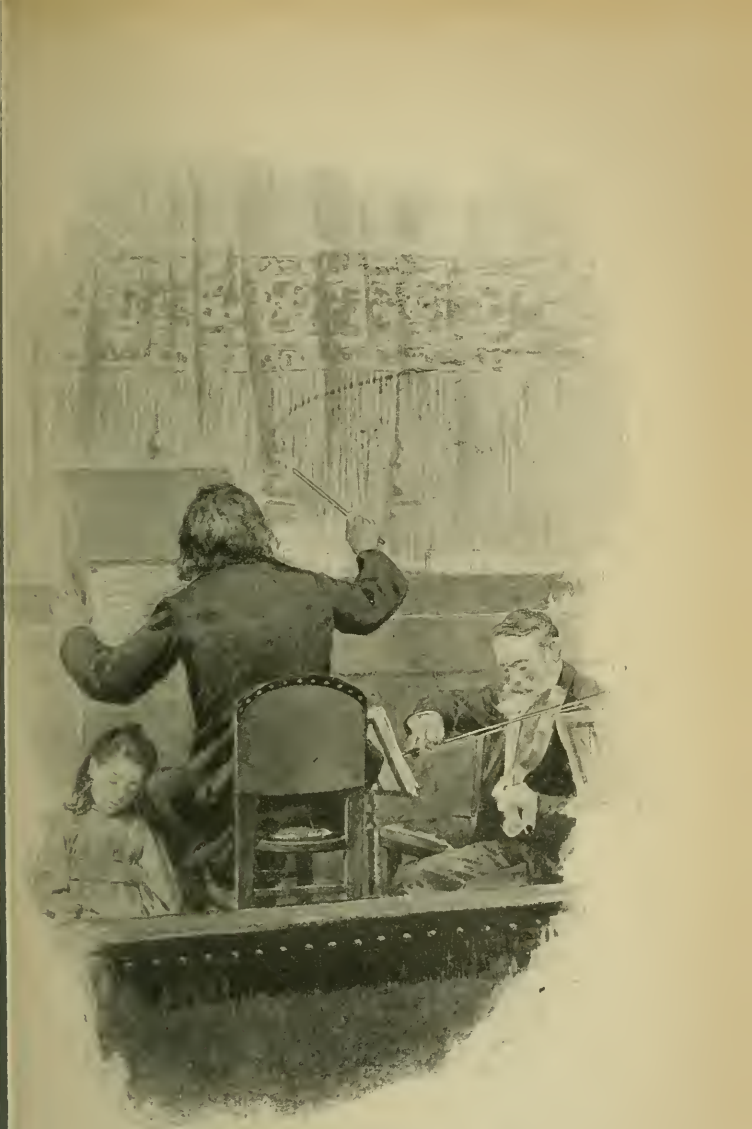
Il s'interrompit pour poser son verre sur la table de du Bréau devenu subitement très pâle et se présenta, la voix prétentieuse et poisseuse :

— Desvarennes, chef d'orchestre, le musicien Desvarennes, élève de M. Niedermeyer, l'auteur du *Lac* de Lamartine, moi-même compositeur de plusieurs mélodies..., mais pardon, monsieur le marquis, je vous dérange. Vous désirez peut-être aller rejoindre le cortège... non, n'est-ce pas? On a dû vous jouer la même farce qu'à nous; défense de suivre... Et pourquoi?...

Moi, encore, ça se comprend; j'ai été le vice de Loulou, son abjection... Mais vous, mais ces pauvres enfants..., car c'est ma progéniture, ce grand laideron à tête de lapin malade et ces ridicules petits gauchos dont les pantalons traînent jusqu'à terre..., pourquoi les punir, je vous demande, pourquoi ne pas les laisser accompagner jusqu'au bout celle qui leur a été si tendre?... Ce n'est pas à cause de leur mauvaise tenue? Pigez-moi ça, monsieur le marquis, la smala s'est habillée de neuf des pieds à la tête pour la cérémonie... Plus un radis à la maison; j'ai tout raclé, tout mis au clou pour que le deuil de notre amie soit dignement porté. Comme je le disais à la petite tout à l'heure : « Que tes frères ne me demandent pas pour un sou de pain de plus, je ne pourrais pas le leur donner... »

Il humecta l'âpreté de cette déclaration d'une forte lampée d'absinthe et reprit :

— Je ne regrette pas cette dépense, les enfants doivent porter le deuil de leur mère, et Louise Fédor a été une vraie mère pour ceux-ci... C'est même à cause d'eux que je



RÉPÉTITION DE FROUFROU

suis devenu son... son..., enfin ce que j'étais. Car il est extraordinaire qu'un pauvre musico, un misérable raté comme moi, ait pu devenir l'amant de cette grande artiste, de cette créature adorable qui a eu des banquiers, des rois, des princes à quatre pattes sur sa descente de lit et les plus grands noms du théâtre au bas des lettres d'amour les plus éperdues... Voici exactement l'histoire de cette rare bonne fortune. C'était quelques mois après sa fugue de la Comédie-Française; malgré tout, elle avait dû accepter, faute d'argent, une tournée de villes d'eaux, Vichy, Royat, Aix-les-Bains, où elle jouait quelques-uns de ses plus grands succès, *Dora*, *Froufrou*, *Diane de Lys*, *la Visite*. Il se trouva qu'à cette époque je dirigeais l'orchestre de Vichy, sans beaucoup d'entrain, je dois le dire. Ma femme venait de me lâcher pour courir après mon premier violon, lequel, lui, se moquait un peu de Mme Desvarennes et ne songeait qu'à tripoter le carton. Toujours me voilà seul à l'hôtel avec mes trois petits, dont les deux derniers, les garçons, parlaient et mar-

chaient à peine. Heureusement la sœur avait neuf ans; à cet âge, selon la retourne, elles sont déjà ou gadoues ou mamans. Telle que vous la voyez, celle-là, il y a deux ans, savait le soir tremper la soupe au lait des deux petits frères, puis les déshabiller, bien les border dans le lit d'hôtel et lorsqu'elle les avait endormis d'une belle histoire, craignant que je me laisse entraîner à boire après la représentation, elle venait me rejoindre à l'orchestre, s'asseyait à mes pieds sur un petit banc, jusqu'à la fin. Quand la pièce était longue, je sentais en battant la mesure sa petite tête posée sur mes genoux s'appuyer de plus en plus lourde. A une répétition de *Froufrou*, un jour, la Fédor, qui ne m'avait jamais parlé, vint au bord de la scène et sa main gantée devant ses yeux éblouis par la rampe : « Desvarennes, me dit-elle, envoyez-moi donc ce soir votre fillette dans ma loge, elle y sera mieux pour dormir qu'à l'orchestre et sur vos genoux de bois... » Quand elle eut la sœur, l'idée lui vint que les petits frères couchés tout seuls à l'hôtel pouvaient se réveiller et

avoir peur dans leur chambre. Elle prit les petits à dormir chez elle avec la grande; et une fois qu'elle eut tous les mioches, le père fut de la maison par-dessus le marché... Ah! femme incomparable, si je t'avais rencontrée plus tôt, que n'aurais-tu pas fait de Gaston Desvarennes, de l'élève préféré de Niedermeyer! mais il était trop tard. A quoi bon des brancards neufs à un attelage fourbu? Le cahier de mélodies, dont cette

âme généreuse paya l'impression, n'a été lu

de personne, personne n'a entendu mon *oratorio* exécuté à ses frais par la maîtrise de Saint-Eustache. Tout cela m'a découragé. Elle n'avait pas non plus grand goût à la vie, la pauvre femme; précisément monsieur le marquis venait de la plaquer, quelques mois auparavant...

Il s'inclina, le verre en main, le bras arrondi comme pour corriger la trivialité de l'expression, puis continua :

— Le réservoir d'énergie, de jeunesse que vous étiez pour elle depuis des années, qui lui avait fait un regain de talent, de succès, lui craquant tout à coup, elle s'était trouvée en présence d'une double vieillesse, celle de l'actrice et celle de la femme. La maladie s'en mêla. Chez ces dames, je me suis laissé dire, elle n'est le plus souvent qu'une forme visible de gros embêtements, le deuil des grâces finissantes. Quand je l'ai connue, la Fédor, encore plus ennuyée que malade, s'était mise à la morphine. Je lui ai montré ce que cette drogue avait de bête et de morne, et que, poison pour poison, rien ne vaut une bonne verte bien battue...

Il prit la bouteille d'absinthe restée sur la table voisine, et pendant qu'à petits coups grelottants il remplissait son verre jusqu'au bord, de la place de l'Église arrivaient soudainement des airs funèbres psalmodiés par de fortes voix de campagne, mal écorcées, que soutenaient les basses de l'ophicléide et la tombée à temps égaux de la cloche de mort :

— Vite, Mélie, fit l'ivrogne se tournant vers sa fille, il n'est que temps; conduis les petits à l'église... Vous laisserez passer tout le monde et vous vous mettrez à genoux dans le fond, bien dans le fond. Seulement, je veux que vous entriez, tu entends. Personne n'a le droit de vous empêcher d'entrer...

Et s'exaltant à l'idée que la même volonté mauvaise pourrait leur interdire l'église, qui leur avait fermé la maison mortuaire, il brandissait le litre qu'il n'avait pas lâché et clamait vers le dehors :

— Ne l'essayez pas, oh! ne l'essayez pas...

Effrayée de cette voix d'alcool dont les

éclats méchants la faisaient si souvent pâlir et sursauter la nuit, la grande sœur se hâta d'emmener ses frères qui, eux, ne songeaient qu'au pain et au fromage restés sur la table à la merci des guêpes et s'en allaient à regret, le cœur gros.

A l'approche du convoi, du Bréau, troublé déjà par l'apparition de Desvarennes, s'était levé très ému, et, s'abritant derrière la fenêtre entr'ouverte, regardait venir sur la place, après la haute croix d'argent, les surplis en double file tremblotante de cierges et de voix, le cercueil porté à bras sous sa draperie frangée. Comme il est lourd, ce sommeil des morts! Dire qu'il fallait quatre hommes robustes et musclés, quatre campagnards faits à la peine et se relayant, pour charrier ce rien du tout de femme, cette petite étoile morte, de la maison à l'église et de l'église au cimetière. Subitement, comme si le cercueil s'était ouvert, elle lui apparut, étendue entre les planches étroites, avec le sourire radieux qui trouait sa joue d'une fossette, et la caresse de son regard gris bleu, gris de perle, aux grands cils abaissés,

DU BRÉAU S'ÉTAIT LEVÉ TRÈS ÉMU..

aux paupières meurtries et comme fardées par le plaisir; mais ce ne fut qu'une vision emportée presque aussitôt par les pitreries de Desvarennes debout à côté de lui, et, de sa voix de blague et d'alcool, dénombrant le cortège à mesure qu'il défilait :

— La famille, messieurs! Le notaire Restouble, Mme Marie Fédor, son épouse, premier prix de tragédie, et leurs invités... Tous des anciens de Loulou, ces invités... les célèbres seulement... L'Institut, le Conservatoire... mais pas un comédien, même avec la Légion d'honneur... pas de cabotines non plus; Mme Restouble a le théâtre en horreur... Nous avons cependant le directeur des *Fantaisies*... et deux vaudevillistes fameux, Laniboire et Ripault-Babin, de l'Académie française... Tas de vieux poseurs!... Je les entendais, en venant, dans le wagon, se vanter de la passion qui la brûlait pour chacun d'eux. Ah! s'ils avaient su devant qui ils parlaient... Aimés de Loulou! Non, mes bibis, vous pouvez faire mousser vos jabots, pas un de vous qui ait eu cette veine... pas même ce gros emphysémateux de direc-

teur, à qui elle a fait croire qu'il était son premier amant. D'abord son premier amant, elle ne l'a jamais connu. A un bal d'étudiants, chez Marie Fédor, une nuit, un carabin, déguisé en singe, emporta Loulou dans la chambre de sa sœur; et pendant que la grande Fédor rigolait, la petite se laissait faire en pleurant, sans oser dire qu'elle était vierge, de peur d'avoir l'air d'une dinde. Le voilà, son premier tombeur, celui qu'on n'oublie jamais, ce fut ce gorille anonyme, oui, messieurs, parfaitement...

Il s'animait, clamait, levait son verre, si bien que du Bréau gêné dut s'écarter de la fenêtre et reprendre sa place sur le banc où le pochard vint le rejoindre, harcelant, intarissable :

— Que monsieur le marquis ne s'étonne pas de me voir si bien renseigné sur notre amie; c'est que je me suis trouvé près d'elle à des heures où le besoin lui venait non plus de bâiller sa vie, comme disait l'autre, mais de la vomir. Ça la prenait le soir, entre chien et loup, dans ce petit entresol du boulevard Poissonnière qui l'a vue des

heures immobile sur un fauteuil très bas, avec le roulement continu des voitures sous

sa fenêtre. Alors, surtout quand elle avait dans la tête la chaleur d'une bonne verte, il lui montait de son ivresse et de toutes ces

lumières du boulevard, seul éclairage de sa chambre, qui papillotaient au fond de son verre, un tas de souvenirs, de confidences involuées. J'en ai appris de drôles, ces soirs-là. Mais de plus drôles encore, quand la dèche, la grande dèche venue, la Fédor, ne pouvant plus paraître sur la scène, en fut réduite à écrire à ses anciens. C'est moi, ou, lorsque j'étais pris de boisson, ma grande fille qui portait les lettres. Ces lettres-là, voyez-vous, écrites toujours suivant les goûts du destinataire et dans le sens de sa vanité, étaient de purs chefs-d'œuvre. Bon sang de Dieu! les bosses de rire que nous nous donnions quelquefois, quand elle m'en lisait une, avant de la fermer. Par exemple, aux temps les plus durs de sa misère, jamais elle n'a voulu s'adresser à vous. Quelquefois, par jalousie, je la poussais à le faire, alors elle s'emportait : « Non, non, pas celui-là, je l'ai assez bassiné; et puis il y a de trop bonnes choses entre nous, je ne veux pas le mêler à ces saletés. » Et, quand tout lui a manqué, plutôt que de vous tendre la main, elle a préféré venir s'enfermer ici,

chez cette sœur menteuse et méchante, qui l'a toujours détestée pour ses succès, pour son talent, et qui s'est payé en quelques mois tout un arriéré de haine et d'envie. Pauvre Louise! Un martyre, n'est-ce pas, un martyre abominable, ton existence dans cette maison à façade hypocrite et soignée; ils ont dû te faire mourir à tout petit feu, te retourner sur un côté, puis sur l'autre. Et demain tous les journaux raconteront combien ta grande sœur a été généreuse pour toi. Ils rappelleront son prix de tragédie, bien près de reconnaître que c'était elle la vraie Fédor. Cela lui aura coûté si peu de chose. La peine d'inviter à ton convoi quelques-uns de tes couchers les plus illustres et, vu la rareté des trains, de garder ces vieux célèbres à dîner avec les messieurs du grand reportage. Il n'y a que nous deux qu'on n'a invités à rien du tout, qu'on a même expulsés, les deux précisément que tu as eus le plus près de ton cœur. Oh! pas seulement nous permettre de te suivre jusqu'au cimetière, c'est un peu dégoûtant tout de même, dis, Loulou; dis, ma petite louloute.

Comme si elle avait pu lui répondre du fond de son verre, il se penchait dessus, l'appelait de petits noms tendres. Et enfin, son absinthe vidée d'une lampée, il s'écroula sur la table, tout sanglotant et ronflant.

Dix fois depuis sa rencontre avec ce triste personnage, du Bréau avait eu l'envie de fuir, écœuré de ses révélations, mais retenu quand même par une curiosité mauvaise, le besoin de savoir si cette malheureuse fille avait vraiment souffert à cause de lui. Voyant l'homme endormi, il se levait pour partir, quand un coup d'œil dehors l'obligea d'attendre. Le convoi sortait de l'église, escorté de cloches et de chants; et tandis qu'il se reformait sur la place, ceux des Parisiens qui, pressés par l'heure du train, ne pouvaient suivre jusqu'au cimetière, venaient saluer la famille ou se faisaient inviter au dernier moment, car Desvarennes ne s'était pas trompé, il y avait un repas des funérailles. Les non privilégiés prenaient la route de la gare avec des airs faussement pressés et des dos de mauvaise humeur. Au milieu d'un groupe de vieux célèbres,

l'ancien prix de tragédie agitait ses voiles de deuil. Maître Restouble, parlant à l'ami Veillon, s'épongeait le front dans l'air brûlant; et, sous les lauriers-roses en caisses du petit café, les reporters buvaient des grenadines, en échangeant à haute voix leurs renseignements sur l'étoile qu'on enterrait. Tous très jeunes, ces messieurs n'avaient pas la moindre notion du talent de la Fédor; mais ses aventures galantes, ses frasques de tête et de cœur, ils les savaient sur le bout du doigt, les racontaient ainsi qu'une immonde légende dont l'ancien amant, assis près de la fenêtre ouverte, ne perdait pas un mot, pas une éclaboussure. Il en éprouvait un sentiment de gêne, de dégoût, qui, venant après les récits de Desvarennes, faisait du martyre de Louise et des férocités de sa sœur les inventions d'un pochard sentimental, l'amenait à conclure :

— Pourquoi suis-je venu ici?... Je n'avais rien à y faire.

L'entrée de la petite Mélie, traînant toujours ses frères par la main, le tira de sa

songerie. En l'absence des enfants, les guêpes s'étaient emparées du pain et du fromage, du fromage surtout. L'assiette bourdonnait, toute noire. Les petits se ruèrent dessus, aidés de la grande sœur, et ce fut une bataille atroce. Enfin quand l'essaim eut pris la fuite, que les enfants furent bien installés, chacun devant une belle tartine de miche tendre, la fillette s'approcha de son père qui ronflait toujours, ramassa le chapeau roulé par terre et, l'ayant essuyé avec soin, le posa sur la table à côté de lui, à la place de la bouteille d'absinthe magiquement disparue, rapportée sur le comptoir. Les regards du monsieur qui se trouvait là, croisant les siens à plusieurs reprises, la gênaient bien un peu pendant son manège de petite maman ; mais elle en eut vite pris son parti. Comme elle passait près de lui en retournant vers ses frères, du Bréau saisit son poignet, si mince, si fragile, oh ! fragile à faire pleurer, et froissant un billet bleu dans la moiteur de la petite main :

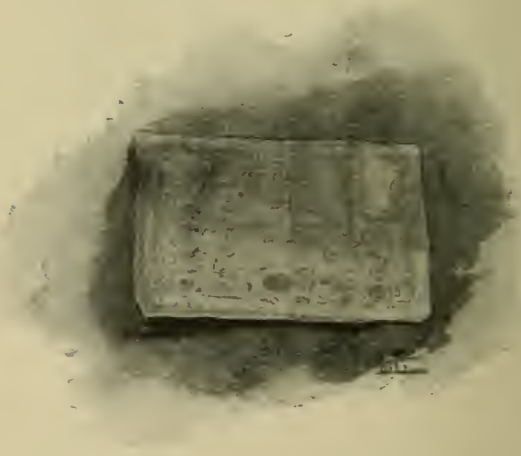
— Pour vos enfants... lui dit-il à voix basse.

Tout de suite, dans la pâleur bouffie et

maladive de cette figure de fillette grandie trop vite, un sourire d'une douceur et d'une

compréhension adorables jaillit comme un arc-en-ciel qui allait du père endormi, le plus terrible de ses enfants, à l'assiette gloutonne des deux autres ; ses yeux rongés, sans cils, roulaient de grosses larmes, et elle s'inclina en murmurant :

— Merci... merci....



III

Quand il sortit, la place de l'église était déserte. Une roulotte attelée y restait seule, prête à partir, et dont la rosse efflanquée essayait d'atteindre les branches basses du quinconce. Sur le pays silencieux, en notes lentes et mourantes, le clocher secouait la fin de son glas, les dernières gouttes restées au fond du bénitier. De loin en loin y répondaient de sourds roulements de tonnerre. Sans doute il aurait mieux valu pour du Bréau laisser passer l'orage qu'il sentait tout proche, à l'embrasement de l'atmosphère, à l'attente, à l'immobilité du tout. Mais rester seulement une minute de plus dans cet affreux Wissous, s'exposer à entendre quelque nouvelle infamie, lui semblait intolérable. Il prit droit devant lui et se trouva presque aussitôt en pleins champs, très étonné de ne pas reconnaître la plaine immense par laquelle Veillon

l'avait amené. Ici des chemins creux, des vallonnements ombragés d'arbres... Un bruit d'essieux et de roues fatigués venait derrière lui; la dernière roulotte de la fête qui s'en allait. Il s'arrêta pour demander la route de Juvisy.

— Mais vous y tournez le dos, à Juvisy, dit le vieux roulottier assoupi sous l'auvent de sa lourde voiture.

C'était le même qui, devant le comptoir, donnait à son copain de si judicieux conseils sur l'emploi des épaulettes.

Une grande fille rousse, à la voix rauque, aux traits corrects et durs, vêtue d'une jupe et d'une camisole, les pieds nus, poussiéreux, comme chaussés de cendre chaude, était assise à côté de lui et se pencha toute pour voir à qui parlait son père ou son homme, peut-être les deux.

— Si ce monsieur veut monter près de nous, dit-elle sur un ton de commandement pendant que des figures curieuses se montraient aux petites fenêtres de la voiture, nous détournerons par le Mesnil et nous le mettrons sur sa route... Ce sera plus court

UNE ROULOTTE ATTELÉE Y RESTAIT SEULE.

qu'une explication, surtout avec l'averse qui chauffe.

Un coup de tonnerre plus violent que les autres et sous lequel le sol vibra comme une peau de tambour décida du Bréau à accepter l'offre de ces pauvres gens, tout fiers d'abriter un Parisien venu, pensaient-ils, pour les obsèques de la comédienne. Il prit un air étonné :

— Une comédienne?

— Et des fameuses, dit avec fierté le vieux, qui avait été souffleur au Casino de Perpignan... Louise Fédor, de la Comédie-Française. Elle est morte ici chez un notaire.

On passait devant un haut portail en bois peint, large ouvert et gardé par deux énormes mélèzes dont les branches balayaient le sol.

— Justement, voilà le cimetière, murmura le roulottier. Ils sont en train de la descendre dans le tombeau de famille... penchez-vous, voyez.

Du manche de son fouet, il montrait au bout de la longue allée, bordée de buis

verts et de pierres blanches, un agglomérat de vêtements de deuil et de fronts découverts s'inclinant devant l'étroite chapelle aux vitraux de couleur, aux prétentieuses mosaïques. Il ajouta, pendant que son cheval montait lentement le raidillon, longeant la muraille crépie :

— C'est la plus belle tombe du pays ; d'ici Corbeil, on n'en trouverait pas une aussi riche.

De sa voix fruste, rocailleuse, la grande fille l'interrompit brutalement :

— N'empêche qu'à la place de la camarade j'aurais pas aimé être enterrée là-dedans. Qu'est-ce qui viendra la chercher ici, qui pourra se douter jamais qu'elle est là, lui jeter en passant un bonjour, un bouquet, ces deux sous de fleurs qu'à Paris, rien qu'avec son nom au bord d'une pierre, elle serait toujours sûre d'avoir?... Sans compter qu'à Wissous — deux tisons jaunes flambèrent sous les sourcils ardents de la gitane — elle aura un jour sa sœur pour lui faire société, et c'est une sacrée vilaine femme.

— Vraiment? demanda du Bréau d'un ton

C'EST LA PLUS BELLE TOMBE DU PAYS.

qu'il essayait de rendre indifférent, vous la croyez si méchante que ça ?...

Le vieux, les lèvres serrées :

— On ne l'a vue qu'une fois, mais ça suffit. Figurez-vous, monsieur, que cette année...

La voiture continuait à grimper péniblement contre le mur du cimetière d'où montait une voix blafarde, officielle, sonnant faux dans le silence imposant de la campagne. Le panégyrique superbe que cette voix proférait sans doute, les phrases qu'elle filait sur quelque ancien dévidoir ministériel, branlant et reluisant, du Bréau était trop loin pour les entendre; mais ce ronron funèbre le faisait penser aux déclamations de Desvarennes, son litre d'absinthe à la main, et les naïves confidences chuchotées à son oreille achevaient de lui serrer le cœur en lui prouvant combien tout ce qu'avait dit l'ivrogne devait être vrai.

— ... Cette année donc, pour la fête du pays, nous donnions *Ali-Baba* et *Geneviève de Brabant*, au bénéfice de Mme Diégo que voici. Le dimanche, dans l'après-midi, nous

sommes allés tous deux, comme on fait, offrir aux notables nos programmes et des billets, pour le soir. Chez le notaire, nous avons trouvé les dames sur la terrasse, au fond du jardin, et, dès le premier mot, j'ai compris que c'était inutile, qu'il n'y avait rien à espérer. Alors, du grand fauteuil de la malade — elle est morte trois jours après — on a vu sortir une petite tête pas plus grosse que le poing, bien creusée, bien changée depuis Perpignan, et qui s'est mise à dire : « Voyons, Maria... voyons, Maria... » Pas plus que cela, mais d'une bouche si bonne, d'une douceur de voix si entrante que la petite et moi nous n'avons pu nous retenir de pleurer... Ah! cette Fédor, elle a dû en tirer des larmes aux payants, avec une voix pareille... La femme du notaire, elle, n'y a pas été prise. Elle s'est retournée, comme piquée d'une mauvaise mouche, et elle a jeté à sa sœur : « Dis donc, toi... ce n'est pas ton argent qui danse! » En même temps, son ombrelle nous faisait signe : « La sortie est par là... filez... »

— Et qu'elle aurait bien voulu filer aussi, la pauvre, s'en aller avec nous dans la bagnole des libres mendigos!... » dit la grande rousse aux pieds poudreux, à la livrée de misère...

On arrivait en haut du raidillon; la voiture s'engageait dans un petit chemin à travers champs, où il y avait à peine la place de ses roues, et, après quelques minutes d'une course cahotée, elle s'arrêta au croisement de plusieurs routes dont la plus large et la plus droite était celle de Juvisy.

— Si vous allez toujours de ce pas, vous arriverez avant l'orage... cria le vieux bohème à du Bréau qui se hâtait, courait presque, afin d'être seul et loin, d'échapper à l'histoire de cette fin de vie, navrante et obsédante comme un remords.

Eh! oui, maintenant il en avait la preuve... c'est pour lui que Louise était venue vivre chez sa sœur, pour lui qu'elle y souffrit mille morts, dans l'espoir qu'elle le reverrait; mais était-ce possible? tout n'était-il pas fini, brisé depuis longtemps et pour toujours? Il avait beau chercher, sa conscience ne lui reprochait rien.

Tout en songeant et regardant devant lui, il fut brusquement saisi par les transformations du paysage depuis quelques heures. En route avec Veillon, c'était une immense plaine du Midi, éblouie et papillotante sous la lumière d'un grand ciel blond, tout vibrant de chaleur intense; à présent, sous ce même ciel mais assombri, comme descendu, les colzas en jaunes losanges, le vert cru des champs de betteraves, la rayure rose des sainfoins prenaient un éclat extraordinaire. Tout le décor semblait s'éclairer par en bas, comme dans un paysage du Nord, mais un Nord de plein été, orageux, étouffant, où rien ne bougeait, pas une plume d'oiseau, pas un épi d'avoine. Soudain, loin, très loin, à l'extrémité d'un champ que des faucheurs invisibles se hâtaient de coucher avant l'averse, l'éclair d'un outil flamba sous un rais de soleil blanc venu de derrière lui, là-bas, péniblement filtré entre deux épais nuages, et juste au-dessus du cimetière dont la muraille de craie se profilait sur l'horizon.

Le temps d'un adieu suprême à celle qui

ELLE VENAIT DE DIRE « LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE. »

dormait là, il se remit en route, et voilà que ce rayon perdu du couchant, comme il avait frappé l'acier d'une faux lointaine, allait chercher, évoquer au fond de sa mémoire, à neuf ou dix ans de distance, par une similitude de température, aussi par l'énervement de son étrange journée, le souvenir de sa première rencontre avec la Fédor, un après-midi d'été. C'était à un raout, une *garden-party* à l'ambassade d'Angleterre. Elle venait de dire la *Fête chez Thérèse* avec cette voix prenante, un peu voilée, ce délicat emportement de tout son être... « Menez-moi à l'air je meurs... », dit-elle à du Bréau sans le regarder, et, traversant au milieu de la foule ces somptueux salons de l'hôtel Borghèse où flotte dans l'irisement des hautes glaces l'image voluptueuse de la belle Pauline, ils vinrent s'asseoir au bout du jardin, contre la grille qu'un épais rideau de glycines retombantes sépare de la perpétuelle féerie des Champs-Élysées.

Un coup de tonnerre formidable le rappela en quelques secondes à la réalité des choses. Des anneaux de poussière couraient sur la

route, soulevés par une haleine chaude sentant le soufre, tandis que du fond de la vallée, en face, montait au galop de charge un nuage safran, veiné de feu, effrangé, effiloqué sur ses bords en grises déchirures de pluie; deux pigeons blancs, seuls oiseaux dans l'espace, se débattaient, tourbillonnaient en avant de la bourrasque, éperdus, les ailes ouvertes. Presque aussitôt, le chemin s'étoilait à ses pieds de larges gouttes, très espacées d'abord, puis serrées, précipitées; enfin la nuée se débonda, et jusqu'à Juvisy, jusqu'à la nuit tombante, il marcha sous un ruissellement de flamme et d'eau, glissant, pataugeant dans les flaques, mais sans rien voir, sans rien sentir, tout au ressassement de sa vie avec la grande comédienne et de ce qu'ils appelaient leur amour.

Oh! cette femme à tout le monde, que les acteurs tutoyaient, à qui le plus bas figurant, le plus sordide chef de claque soufflait des ordures dans le cou, cette femme dont les petits cercleux encore au biberon, venant chercher leur matérielle à la fin du spectacle, avaient le droit de dire : « Louise a été in-

fecte, ce soir. » Viande de tattersall que, devant lui, n'importe quel maquignon pouvait vanter, détailler du sabot à la crinière, de la croupe jusqu'au garrot. « Où est madame? » Enfermée avec le directeur, ou en train d'écouter dans sa loge le rôle que lui mijotait l'auteur du jour. Ce qu'il avait ragé, rugi devant cette porte; et, sur le divan de l'entrée, dans le petit salon bleu où il l'attendait pendant qu'elle était en scène, quelles heures d'angoisse! Des loges voisines, personne ne le savait là. Alors tous les cabots, hommes et femmes, en s'habillant la porte ouverte, en se passant le rouge ou le blanc gras, parlaient sans se gêner, comme lorsqu'ils sont entre eux. C'étaient le long du corridor des fusées de rires immondes, un argot de bagne, des potins de filles à soldats. Et Louise entendait cela, y répondait sans doute quand elle se trouvait seule, puisque c'était son monde, sa vie. Tout le cœur de l'amant se soulevait de dégoût à cette idée. Quelquefois, il descendait sur le théâtre, errait derrière les portants, risée des pompiers et des machinistes, blême et contrac-

turé comme l'auteur un soir de première, car sa maîtresse en scène lui donnait toujours la même crispation. Il se sentait encombrant, ridicule. Mais où aller? Elle jouait tous les soirs, répétait toute la journée au théâtre; et la savoir sans lui dans ce bouge, livrée à tout son caprice, il en serait devenu fou. Elle aussi le voulait toujours là; plus âgée que lui, elle n'en était que plus jalouse, et, comme ces ramiers qui passaient tout à l'heure en plein ciel d'orage, longtemps ils s'aimèrent dans les éclairs et l'ouragan. C'est encore ce que leur liaison avait eu de meilleur. Oui, ces scènes abominables, ces colères jusqu'au délire, jusqu'aux coups, tout valait mieux pour lui que l'aveulissement des dernières années, l'enlisement sinistre dans la boue du cabotinage, quand les comédiens l'appelaient « mon petit François », les contrôleurs « monsieur le marquis », et que tous le voyaient déjà mari de la Fédor, gros marchand de billets et commanditaire du théâtre. C'est vers cela qu'il allait, le malheureux, qu'il glissait tout doucement, sans passion, sans joie, par la force aveugle et lâche de

l'habitude, — le bercement mortel de la roulotte, — lorsqu'un jour, dans le salon de sa mère, lui était apparue celle qui allait lui apprendre les belles ivresses de la vie à deux, son divin petit Château-Frayé...

IV

En quittant le train de la Grande Ceinture pour faire à pied, car on ne l'attendait pas, les deux ou trois kilomètres qui le séparaient de chez lui, du Bréau se trouva devant des chemins obscurs et un ciel sans nuages où le jour s'éteignait, tandis qu'à de longs intervalles des éclairs livides, déchirant l'horizon silencieux, signalaient la fin de l'orage. Dans sa hâte d'arriver, il avait pris la *route morte*, pleine d'ornières boueuses et d'herbes folles, encore ruisselantes. Ensuite il coupa court à travers des champs saccagés, ravinés, dont l'orage avait fait des paquets de goémon, mouillés et glissants. Soudain, au bout d'une terre de labour fraîchement moissonnée et pleine d'eau, où ses bottes flaquaient, s'embourbaient comme dans une mare, la longue cheminée de la raffinerie se dressa sur le crépuscule et, un moment

après. François du Bréau, cherchant à tâtons dans l'angle du portail la chaîne de la cloche, la secoua joyeusement.

Oh! l'odeur des citronniers après l'averse, la cour sablée à neuf, étincelante et nette, devant le vieux logis Louis XV tout en longueur, où couraient des lumières. Après le noir du dehors, ce fut d'une intimité subite et délicieuse. Comme il franchissait le perron, une persienne s'entr'ouvrit doucement à l'étage :

— Monte vite... Je suis près de l'enfant.

— Est-ce qu'elle est malade?

— Non..., rien.

Dans le *mezza voce* de la mère, il y a un velouté, un accent de bonheur qui le rassure tout de suite.

En s'arrêtant au vestibule pour quitter ses vêtements trempés, ses chaussures lourdes de vase, il a vu un coin de salle à manger tout allumée, deux couverts qui attendent en face l'un de l'autre sur la nappe éclatante et fleurie. Maintenant, vite l'escalier; une grande chambre, une autre plus petite que baigne la vague lumière bleue d'une lampe

CE QU'IL MET D'ÉLAN PASSIONNÉ...

de nuit. Et, dans cette flottante poussière sidérale dont tout s'imprègne à l'entour, il s'avance vers le petit lit de claire mousseline près duquel sa chère femme est debout, l'appelle d'un geste tendre...

Ce qu'il met d'élan passionné, de ferveur reconnaissante dans cette première étreinte, ce qu'il étouffe de sanglots, d'aveux inexprimés, il semble qu'elle l'ait compris au ton apitoyé dont tout bas elle le console... La mauvaise journée qu'il a dû passer, le pauvre ami! C'est si triste de voir partir ce qu'on a connu... on dirait que cela vous emporte un peu de vous-même... Pour elle non plus, l'après-midi n'a pas été gaie. La petite se plaignait, avait la peau brûlante... puis, vers le soir, la flèvre est tombée; les joues sont redevenues bonnes, et, maintenant, elle dort, si calme, si fraîche...

— Tiens, regarde.

La mère écarte le rideau, et pendant qu'ils sont là, tous deux penchés sur cette chair d'enfant, nacrée, veloutée, à la pulpe plus tendre que le plus beau fruit, pendant que leur souffle se mêle au léger friselis de cette

petite bouche entr'ouverte, doucement la mousseline se referme, les enveloppe tous les trois du retombement de ses plis légers. Qu'on est bien, que tout le reste est loin; quel repos dans l'oubli du monde!

Au Fort Montrouge

Souvenir d'un Trente Sous

Au Fort Montrouge

Le Paris du siège, au matin du 31 octobre. Dans le brouillard froid, Saint-Pierre de Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine, et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du Sud. Comme aide de camp de l'amiral La Roncière, de Vilers, presque tous les matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontants très précieux dont les forts de Paris surabondent,

comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte là... Qui vive?

— Service de la marine.

La porte de Montrouge, tout embastionnée, engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entre-bâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il? Qu'est-ce qu'il me cache? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul? Je vais le savoir sans doute...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre.

LE LONG DE L'AVENUE D'ORLÉANS.

D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élance en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : « sale bête! » une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... il doit y avoir du nouveau dans les affaires?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien se dire; et seulement vers l'avancée du fort de Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé. Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appe-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

lait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie : « Terre !... terre !... Une voile !... Sauvés !... Embrassons-nous !... Vive la France ! » Il y avait de tout cela dans ce beau nom de troupier versaillais, et tout à coup voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne : d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérets bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin d'une marche interminable sur un chemin de ronde, gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de

très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous : « Eh bien! messieurs les terriens? » Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

« Bazaine s'est rendu... »

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous veniez de prendre, vous tous, Desprez, Kiesel, Carvès, Saisset, tombés depuis sur ce bastion n° 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

Ah! ce bastion n° 3, c'est aux premiers

jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet de la vigie sonnait sans relâche. « On n'a pas le temps de se garer! » disaient les servants de pièce en tombant. Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées, à l'abandon. Plus une pierre debout aux deux corps de logis de l'entrée; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous les blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait

entrer le capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord — comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonniers, qui avait eu l'épaule emportée par un éclat.

— Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blémie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il?

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à la longue tête exaltée debout en face de lui.

— Il y a... — oh! le malheureux, que c'était donc pénible à dire!... — il y a qu'en arrivant sur le bastion, le feu... eh bien! le feu m'a surpris. J'ai eu peur, là... Qu'est-ce que vous voulez? Je n'avais jamais fait la guerre; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils

disent; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendus rire... Depuis, ç'a été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'ira jamais. Une chanson circule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanchu... mais vous la connaissez, sans doute?... Partout où je passe, moi je l'entends, cette chanson, ou je m'imagine l'entendre... Ah! bon Dieu!... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir!

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, bruit sourd de la mer sur les brisants. A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière; et la petite lampe, dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

— De L..., mon ami, vous êtes fou; je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là.

Le pauvre diable se défendait, il avait honte, mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait

de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la détendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait. « Vous m'entendez bien, de L..., personne... Nos marins qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large, lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuau, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue? Cette leçon,

nous en avions tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... ne vous tracassez donc pas pour des foutaises. Vous êtes un excellent officier, que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrin qui tienne, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci, mon commandant.

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain? C'est probable. Des témoins ont affirmé que pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du bastion. Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : « Arrive donc... » elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

ON TROUVA DE L... EXPIRANT SUR SON LIT...

De L... en était là; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnant, tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche, se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts, par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espacer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous, pi-

quaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur étreignait la gorge à l'aise cependant sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés. « Si on faisait un bâtonnet, en attendant?... » proposa un fusilier de la flotte, un tout jeune. On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, pour sûr, ils n'avaient pas le cœur à ça.

Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonniers, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille, et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans sa forte main :

— Matelots, je vous fais mes adieux.. Sa voix tremblait un peu, mais se rassurait à mesure... Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime; j'espère que vous la lui ren-

drez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants! »

Et ce fut fait, comme il avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit, deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire. Mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie; et moins héroïque peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine, plus de notre temps que l'autre.

A la Salpêtrière

Souvenir d'un Carabin

A la Salpêtrière

Le cabinet de Charcot, à la Salpêtrière, un matin de consultation, il y a dix ou douze ans. Aux murs, des photographies de naïves peintures italiennes, espagnoles, représentant des saintes en prière, des extasiées, convulsionnaires, démoniaques, la grande névrose religieuse, comme on dit dans la maison. Le professeur assis devant une petite table, cheveux longs et plats, front puissant, lèvre rase et hautaine, regard aigu dans la pâle bouffissure de la face. Va-et-vient de l'interne en tablier blanc et calotte de velours, des yeux fins envahis d'une grande barbe; assis autour de la salle, quelques invités, la plupart médecins, russes, allemands. italiens, suédois. Et commence le défilé des malades.

Une femme du Var amène à la consultation sa petite fille, hideuse, courte et boulotte, plaquée aux joues de rouges cicatrices. Dans la toilette verte et jaune d'un dimanche méridional la taille s'enfle et déborde. L'enfant est enceinte. Vase informe tombé au feu, manqué à la cuisson, on se demande comment elle a pu devenir mère. « Pendant un accès d'épilepsie... » dit Charcot, tandis que la femme du Var, geignarde et veule, nous raconte l'*endisposition* de sa demoiselle, comment ça la prend, comment ça s'en va. Le professeur se tourne vers l'interne :

— Y a-t-il du feu à côté? Déshabillez-la, voyez si elle a des taches sur le flanc. » L'accent de là-bas, cette laideur, j'étais ému; bien plus encore à la malade suivante. Une enfant de quinze ans, très proprette, petite toque, jaquette en drap marron, figure ronde et naïve, le portrait du père, un petit fabricant de la rue Oberkampf, entré avec elle.

Assis au milieu de la salle, timides, les yeux à terre, ils s'encouragent de regards furtifs. On interroge la malade. Quel navre-

LE PROFESSEUR ASSIS DEVANT UNE PETITE TABLE.

ment! Il faut tout dire, bien haut, devant tant de messieurs, et où la tient le mal, la façon dont elle tombe et comment c'est arrivé. « A la mort de sa grand-mère, monsieur le docteur », dit le père.

— Est-ce qu'elle l'a vue morte?

— Non, monsieur, elle ne l'a pas vue...

La voix de Charcot s'adoucit pour l'enfant : « Tu l'aimais donc bien, ta grand'-mère? » Elle fait signe « oui » d'un mouvement de sa petite toque, sans parler, le cou gonflé de sanglots. Le médecin allemand s'approche d'elle. Celui-là étudie les maladies du tympan spéciales aux hystériques, il a des lunettes d'or et, promenant un diapason sur le front de la fillette, ordonne avec autorité : « Rébédez abrès moi... timange... » Un silence. Le savant triomphe ; elle n'a pas entendu. Je croirais plutôt qu'elle n'a pas compris. Longue dissertation du docteur allemand; l'Italien s'en mêle, le Russe dit un mot. Les deux victimes attendent sur leurs chaises, oubliées et gênées, quand l'interne, à qui j'ai fait part de mes doutes, dit tout bas à la petite Parisienne : « Ré-

pétez après moi... dimanche. » Elle ouvre de grands yeux et répète sans effort : « Dimanche », pendant que la discussion continue sur les troubles auditifs de l'hystérie.

Tout à coup, le professeur Charcot se tournant vers le père :

— Voulez-vous nous laisser votre enfant ? Elle sera bien soignée.

Oh ! le « non » qu'elle a dit, terrifiée, en regardant son papa... et le tendre sourire de celui-ci qui la rassure : « N'aie pas peur, ma chérie. » Il semble qu'ils devinent ce que serait sa vie dans cette maison, qu'elle servirait aux observations, aux expériences, comme les chiens si bien soignés chez Sanfourche, comme cette Daret et toutes les autres qu'on va faire travailler devant nous, après le défilé des malades et la consultation finie.

Daret, longue fille d'une trentaine d'années, la tête petite, les cheveux ondés, pâle, creuse, des taches de grossesse, un reniflement chronique comme si elle venait de pleurer. Elle est chez elle, à la Salpêtrière, en camisole, un foulard au cou. « Endormez-

ELLE DORT DROITE ET RIGIDE

la... » commande le professeur. L'interne, debout derrière la longue et mince créature, lui appuie les mains un instant sur les yeux... Un soupir, c'est fait. Elle dort, droite et rigide. Le triste corps prend toutes les positions qu'on lui donne; le bras qu'on allonge demeure allongé, chaque muscle effleuré fait remuer l'un après l'autre tous les doigts de la main qui, elle, reste ouverte, immobile. C'est le mannequin de l'atelier, plus docile encore et plus souple. « Et pas moyen de nous tromper, affirme Charcot, il faudrait qu'elle connût l'anatomie aussi bien que nous. »

Sinistre, l'automate debout dans le cercle de nos chaises, docile à tout commandement qui amène sur son visage l'expression correspondante au geste qu'on lui impose. Les doigts en bouquet sur la bouche simulant un baiser, aussitôt les lèvres sourient, la face s'éclaire; on lui ferme le poing dans une crispation de menace, et le front se plisse, la narine se gonfle d'une colère frémissante. « Nous pouvons même faire ceci... » et le professeur lui lève le poing

pour frapper, en donnant un geste de caresse à la main droite. Toute la figure alors grimace dans une double signification furieuse et tendre, un masque enfantin qui rit en pleurant. Et toujours l'Allemand promène son diapason, son speculum auriculaire, sondant l'oreille d'une longue aiguille.

— Il ne faut pas la fatiguer, dit le Maître, allez chercher Balmann.

Mais l'interne revient seul, très vexé; Balmann n'a pas voulu venir, furieuse qu'on ait appelé Daret avant elle. Entre ces deux cataleptiques, premiers sujets à la Salpêtrière, subsiste une jalousie d'étoiles, de vedettes; et parfois des disputes, des engueulades de lavoir, relevées de mots techniques, mettent tout le dortoir en folie.

A défaut de Balmann, on amène Fifine, un trottin de boutique, en grand manteau, le teint rose, un petit nez en l'air, la bouche bougonne, des doigts de couturière, tatoués par l'aiguille. Elle entre en rechignant; elle est du parti de Balmann et se refuse à travailler. En vain l'interne essaye de l'endormir; elle pleure et résiste. « Ne la con-

trariez pas », dit Charcot, qui retourne à Daret, reposée, très fière de reprendre la séance en reniflant. Mystère du sommeil cataleptique, entretenant autour de la malade une atmosphère légère, illusionnée, de rêve vécu! On lui montre un oiseau imaginaire, vers les rideaux de la croisée. Ses yeux fermés le perçoivent dans son aspect et ses mouvements ailés; son vague sourire murmure : « Oh! qu'il est joli... » Et, croyant le tenir, elle caresse et lisse sa main qui s'arrondit. Mais l'interne, d'une voix terrible : « Daret, regarde à terre, là, devant toi, un rat... un serpent... » A travers ses lourdes paupières tombées, elle voit ce qu'on lui montre. Commence alors une mimique de terreur et d'horreur comme jamais Rachel, jamais la Ristori ni Sarah n'en ont figuré de plus sublime; et classique, le vieux cliché humain de la peur, partout identique à lui-même, resserrant les bras, les jambes, l'être entier dans un recul d'effarement, pétrifiant cette mince face pâle où n'est plus vivante que la bouche pour un long soupir d'épouvante.

Ah! de grâce, réveillez-la. On se contente de déplacer sa vision en lui montrant des fleurs sur le tapis et lui demandant de nous faire un bouquet. Elle s'agenouille, et toujours dans cette atmosphère de cristal que briserait immédiatement l'ordre d'un interne ou du professeur, elle noue délicatement ses doigts d'un fil supposé qu'elle casse entre ses dents. Pendant que nous observons cette pantomime inconsciente, quelque chose râle tout à coup, aboie d'une toux rauque dans le vestibule à côté. « Fifine qui a une attaque! » Nous courons.

La pauvre enfant, renversée sur les dalles froides, écume, se tord, les bras en croix, les reins en arc, tendue, contracturée, presque en l'air. « Vite, des surveillantes! emportez-la, couchez-la... » Arrivent quatre fortes filles très saines, très nettes dans leurs grands tabliers blancs, une qui dit avec un accent ingénu de campagne : « Je sais comprimer, monsieur le docteur... » Et on presse, on comprime, en l'emportant à travers les cours, ce paquet de nerfs en folie, hurlant, roulant, la tête renversée; une pos-

sédée à l'exorcisme, comme sur ce vieux ta-

bleau de sainteté que je regarde, rentré dans le cabinet de Charcot.

Et Daret que nous avions oubliée. La

grande fille, toujours endormie, continue imaginairement à cueillir des fleurs sur le tapis, à grouper, cordeler ses petits bouquets...

Déjeuné avec les internes dans la salle de garde surchauffée. En mangeant le rata du « chaloupier », plat de résistance traditionnel de la table, en buvant le vin des hôpitaux que nous verse à la ronde une vieille servante épileptique, nous causons magnétisme, suggestion, folie, et je m'amuse à raconter devant cette jeunesse fortement matérialiste un épisode étrange de ma vie, l'histoire de trois chapeaux verts achetés par moi à Munich, pendant la guerre de 1866. Ces chapeaux de feutre dur, couleur de vieille mousse des bois, avec un petit oiseau piqué dans la ganse, l'aile ouverte et des yeux d'émail, je les avais donnés en rentrant à Paris à trois de mes camarades, bons et braves garçons que j'aimais tendrement, Charles Bataille, Jean Duboys, André Gill. Tous les trois sont morts fous, et j'ai vu, j'ai entendu à des dates différentes délirer

ELLE EMBRASSE A PLEINES JOUES...

leurs trois folies sous mes chapeaux tyroliens avec le petit oiseau piqué dessus.

Mon histoire est écoutée poliment, mais comme une invention de romancier, parmi les sourires de la table. Le café pris, les pipes éteintes, le chef de clinique de Charcot me propose une promenade au quartier des folles. Dans la grande cour où pique un beau temps d'hiver, clair et froid, le soleil chauffe de pauvres démentes en waterproof, accroupies sur le pas des portes, isolées, silencieuses, sans aucune vie de relation : chacune cloîtrée dans son idée fixe, invisible prison dont ces têtes malades heurtent les parois choquées à tout coup. A part cela, aucun signe extérieur de malaise, un masque paisible, des mouvements rationnels. Par la croisée entr'ouverte d'une salle basse, je vois une belle fille, les bras nus, la jupe relevée en tablier, frottant le carreau avec vigueur ; c'est une folle.

La cour suivante que nous traversons, plantée d'arbres, est plus tumultueuse. Sur le bitume qui longe les cellules sont assises deux filles en sarrau bleu, les cheveux ré-

pandus, jolies, toutes jeunes. L'une rit aux éclats, se renverse, embrasse à pleines joues l'idiote morne, sans regard, affaissée à côté d'elle. Une autre, très grande, très agitée, se promène à pas furieux, s'approche de nous, interpelle l'interne : « Qu'est-ce que je fais ici, monsieur? Vous le savez peut-être, moi, je ne le sais pas... » puis nous tourne le dos et continue sa course enragée. Bientôt une foule curieuse et bavarde nous entoure et nous presse. Une jeune femme en robe courte de pensionnaire, bonnet de linge éclatant de blancheur, nous raconte avec des gestes arrondis une histoire incompréhensible; elle a un air de bonheur, de prospérité qui fait envie. La sœur de Louis XVI, c'est elle qui l'assure, une vieille à nez et à menton crochus, dit des gaillardises à l'interne, tandis qu'à une porte ouverte du rez-de-chaussée, une longue figure terreuse, crevassée, nous appelle d'un sourire aimable : « Messieurs, je fais de la peinture, voulez-vous voir de mes œuvres? Mais, attendez que je mette d'abord mon chapeau tyrolien, je ne peins jamais qu'en

SUR LE MUR DE LA COUR QUANTITÉ DE PETITS CHAPEAUX.

chapeau tyrolien. » La pauvre créature, un instant disparue, nous revient coiffée d'un petit chapeau vert avec une plume d'oiseau, tout à fait un de mes chapeaux de Munich. Les internes restent ébahis comme moi de l'étrange coïncidence, et la malheureuse, qui nous montre deux ou trois hideux barbouillages, semble toute fière de notre étonnement qu'elle prend pour de l'admiration. En partant, remarqué sur le mur de la cour quantité de ces petits chapeaux montagnards crayonnés au charbon par la folle.

La porte de sortie est large ouverte; le triste bétail délirant qui nous suit piaille, jabote, paraît s'animer de notre départ. Je me retourne une fois dehors. Sur le seuil de la cour que rien ne garde, ne ferme, qu'un grand rayon de soleil, une barre de lumière qui les hypnotise, les folles sont alignées, criant, gesticulant. Une d'elles, la vieille sœur du roi, un bras levé, l'autre arrondi sur la hanche d'un geste de vivandière, clame en voix de basse: « Vive l'Empereur! »

Des cours, encore des cours, des petits arbres, des bancs, des waterproofs qui vol-

tigent au vent glacé, s'agitent à grands pas solitaires, lugubres visions du déséquilibre humain, parmi lesquelles je note deux silhouettes.

Dans le grand ouvroir très clair, très gai, que le docteur Voisin appelle son Sénat, et où des folles en rang sur des fauteuils cousent, tricotent, une ancienne fille publique se tient à part contre la vitre. Flétrie, desséchée, elle ne parle jamais, seulement un « pst... pst... » en appel avec le sourire de profession. Plus que cela de vivant en elle, le souvenir de l'intonation et du geste infamants. Oh! cette figure pâle derrière la haute vitre claire; cette folle, cette morte faisant la fenêtre!

Une autre, moins cruelle :

« Vous voyez, j'attends, je vais partir », nous dit une brave femme accotée au mur d'entrée, un sac de nuit d'une main, de l'autre une serviette épinglée sur un petit paquet de route. Bonne tête de parente de province, elle sourit à la ronde, fait ses adieux; et cela toute la journée, depuis dix ans, pour combien d'années encore!

12.

Souvenir
d'un Chef de Cabinet

Souvenir
d'un Chef de Cabinet

L'hiver de 1854. J'avais vingt-trois ans. Je venais de me marier. Les petites rentes de ma femme et un emploi d'expéditionnaire au ministère de la marine, dû aux états de service de mon père Jean-Marie Saint-Albe, capitaine de frégate en retraite, nous faisaient vivoter à un cinquième étage de l'avenue des Ternes. Nina sortait peu, faute de toilette; moi, recherché pour ma jolie voix, un Mocker un peu plus étendu, et mon habitude de la comédie de société, je fréquentais dans quelques salons de la rue de Varenne, rues Monsieur, Barbet-de-Jouy. Le monde officiel m'était ouvert aussi, mais

je n'avais pas encore eu l'honneur de parader en culotte de casimir blanc aux réceptions des Tuileries, et je fuyais ces grandes cohues du Palais-Bourbon, des Affaires étrangères, auxquelles les dorures et les chamarrures des fonctionnaires, tous costumés en ce temps-là, donnaient l'aspect des fêtes de Valentino, parées et travesties.

Une fois pourtant, M. Ducos, ministre de la marine et mon premier chef, ayant eu la fantaisie de faire jouer l'opéra-comique au ministère, je consentis à chanter les deux rôles d'amoureux dans le *Déserteur* et *Rose et Colas*. Delsarte, le grand artiste, voulut bien me donner quelques conseils auxquels j'attribue sincèrement la plus large part de mon succès. Il ne signifie rien pour vous, jeunesse, ce nom de Delsarte; mais tous ceux qui, comme moi, ont entendu, dans son humble logis de la rue des Batailles, les leçons de ce maître incomparable peuvent se vanter de connaître le chant et la déclamation. Ah! le beau vieux! Sanglé d'une redingote interminable exagérant sa grande taille, la barbiche blanche héroïque, il ar-

pentait d'enjambées furieuses sa chambrette de sous-lieutenant qu'élargissait un geste à la Frédérick, et devant cet horizon grelottant de toits sales, de jardinets malingres en pentes jusqu'à la Seine, sous un ciel bas et enfumé de cheminées d'usines, il évoquait, animait rien qu'avec le souffle d'une bouche sans dents, démesurément ouverte, rien qu'avec les débris d'une voix aux cordes brûlées, mais d'une accentuation irrésistible, les « Spectres et larves » d'*Orphée*, les bergers fleuris et rococo de Monsigny et de Sedaine.

Le lendemain de mon triomphe comme acteur et chanteur dans les salons de la marine, — je dis triomphe et vous allez voir, — j'arrivai en retard au ministère, le souper et le cotillon m'ayant fait coucher au petit jour. Mon garçon de bureau, qui me guettait du fond du couloir, se jeta, dès qu'il m'aperçut :

— Vite, monsieur Saint-Albe... on vous attend chez le ministre... Deux fois que Son Excellence vous fait demander.

— Moi!... Le ministre?

Je vis tout tourner, les murs en grisaille, les fenêtres, le cuir verni des doubles portes.

Sur la grande échelle hiérarchique allant de l'empereur au cantonnier, ce que représentait un ministre à cette époque, nos jeunes de maintenant ne peuvent se l'imaginer. Un petit expéditionnaire, même après le *Rose et Colas* de la veille, appelé dans le cabinet de M. Ducos, DANS SON CABINET! Il fallait voir l'effarement du personnel.

Le ministre était debout, quand j'entrai. Poivre et sel, de grands traits encadrés de favoris à la d'Orléans, il vint à moi, vif et familier, et me poussa par l'épaule vers un personnage très chauve et de grande allure qui se chauffait le dos à la cheminée.

— Mon cher comte, voici notre oiseau bleu... dit le ministre avec désinvolture et déférence.

Le comte me regarda une minute, à fond, puis m'interrogea sur mon âge, ma famille... « Marié?... pas encore d'enfant?... Ah! tant mieux... » Nonchalance ou fatigue,

la moitié des mots restait dans sa moustache. Je ne comprenais pas toujours très bien, éprouvant du reste cet embarras où l'on se trouve devant quelqu'un qui se croit très connu de vous et dont la personnalité vous échappe totalement. L'œil vague, l'esprit en défense, on écoute, à l'affût d'un mot, d'un détail pouvant vous mettre sur la voie. Cet air de réserve, de contrainte, plut beaucoup; je l'ai su depuis, et j'en eus la preuve immédiate, puisque le « cher comte » inconnu m'offrait de me prendre comme chef de cabinet, huit mille francs, logé, chauffé... le rêve!

— Ça vous va?

Si ça m'allait!

— Eh bien, demain matin, sept heures... au quai d'Orsay.

Il me sourit de très haut, salua de même avec une grâce insolente que je n'ai jamais connue qu'à lui et s'en fut, escorté jusqu'au petit salon d'attente par le ministre qui me revint les mains tendues, dans un bel élan d'expansion bordelaise :

— Je vous félicite, mon cher enfant.

Je le remerciai de sa sympathie; puis, au risque de lui paraître idiot :

— Mais qui est-ce donc?

Je ne pouvais rester dans mon incertitude. Il y a tant de comtes à Paris et le quai d'Orsay est si grand!

M. Ducos me regarda, stupéfait de ma mine ingénue.

— Comment! vous ne savez pas?... Mora, voyons... Le président du corps législatif.

Et quel autre, en effet, que ce grand sceptique de Mora, cet exquis sybarite qui affectait dans la vie de peser au même poids la politique, les affaires, la musique, l'amour, quel autre aurait pu choisir pour chef de son cabinet de vice-empereur un ténorino de salon, un amoureux d'opéra-comique? Il est vrai que sous l'amateur de flonflons expertisait un subtil déchiffreur d'êtres, un très fort maquignon qui connaissait et conduisait les hommes encore mieux que ses écuries. Je ne fus pas long à m'en apercevoir.

Huit jours après ma rencontre avec Mora, nous nous installions, Ninette et moi, dans les dépendances qu'on appelle, au

Palais-Bourbon, l'hôtel Feuchères, une délicieuse maisonnette entre cour et jardin, où le vieux prince de Condé logeait sa dernière maîtresse.

Le premier soir, les meubles de notre jeune ménage espacés dans les deux vastes pièces salon et chambre à coucher, nous allumions toutes les bougies pour mieux jouir des hautes glaces, des grands plafonds dorés. Nous étions libres; Mora chassait à Chamarande avec l'empereur, et je ne craignais pas un de ces affreux coups de timbre qui allaient devenir la torture de ma vie, m'arrivant à toute heure, le matin, le soir, la nuit, m'arrachant en sursaut du lit, de la table, enchaînant ma volonté à ce cordon de tirage dont l'effort douloureux s'entendait avant le « ding! » sous le lierre épais des murailles.

Comme nous étions loin du petit logement des Ternes, dans cet hôtel aux portes-fenêtres majestueuses drapées d'anciens lampas de cinq mètres de haut, ouvrant sur la terrasse et la faisanderie! « Tu sais, Nina, c'est à cette espagnolette, là-bas, au

fond, qu'on l'a trouvé pendu, le prince... Mais non, mais non... tu t'effrayes... ce n'est pas vrai... puisque le vieux Condé est mort en province, à Saint-Leu, je te dis... » Et, pour achever de rassurer Nina, est-ce que je n'imaginai pas — ivresse des vingt ans et de la première fortune! — d'esquisser en face de ma femme, sur le parquet de Mme de Feuchères, un fantastique cavalier seul baptisé par nous séance tenante « le pas des grandeurs »?

Les bougies du salon éteintes, nous passions dans la chambre où, pendant que Nina se couchait, moi, pareil à ces machines qui enfin rendues en gare crachent encore un restant de vapeur grondante et fumante, je me mis à écrire à mon beau-père, brave vigneron de Bourgogne, une lettre enfantine, délirante, lui annonçant notre nouvelle position; et pour faire comprendre à cette âme simple mais rapace la chance que c'était de courir sous le pavillon de Mora, le fameux brasseur d'affaires, je me lâchai dans des phrases imbéciles... « A nous le Grand-Central, papa, et les

« tourteaux de Naples et les raffineries de « Lubeck!... A nous les coups de Bourse, « les trafics avec les compagnies et les « gros pots-de-vin des expropriations!... Le « mot du père Guizot, un ami de la maison : « enrichissons-nous!... Quand nous serons « vieux et nos chevaux trop gras, l'Aca- « démie est là pour les donations vertueuses « et l'*Officiel* pour les restitutions ano- « nymes. »

Ma lettre fermée sur trois pages de cette extravagance, comment la pensée me vint-elle de la porter moi-même à la poste du Corps législatif? les domestiques étaient-ils couchés? me méfiais-je d'eux? Ces souvenirs datent de si loin que je ne saurais rien affirmer. Ce qui est très net et que je certifie absolument, c'est qu'après cette précaution peut-être irréfléchie, je m'endormis ivre de joie, et qu'en entrant le lendemain matin, dans mon cabinet, à l'entresol de la présidence, je trouvai cette coquine de lettre ouverte sur mon bureau, étalée, balafrée de crayon bleu.

Très jeune, une fois, je me suis noyé,

noyé jusqu'au râle, jusqu'à la syncope. J'ai connu la minute où l'on meurt, ce dernier regard où tout tient, qui ramasse la vie comme dans un coup d'épervier, toute la vie, l'immense et le menu, le frisson de l'arbuste au soleil sur la rive en face qui monte, monte aux yeux qui s'enfoncent; et mille choses du passé perdues et lointaines, visages, endroits, sonorités, parfums, qui vous assaillent toutes ensemble. Cette minute d'angoisse suprême, je la revécus devant ma lettre ouverte. Comment était-elle là? Lui, là-haut, qu'avait-il pensé en la lisant, en retrouvant au clair de mon écriture les calomnies chuchotées, cette basse légende, menteuse comme toutes les légendes, dont Paris enguirlandait son blason royal de bâtard?... Les mots sortaient de la page, se bousculaient devant mes yeux :

« A nous, le Grand-Central... »

Et dans le silence de la matinée d'hiver ouatée de brume blanche, dans la tiédeur de la pièce capitonnée, en écoutant grésiller un luxueux feu de bois derrière le pare-étincelle, le roulement sourd des voitures

sur le quai, je voyais la chambre de Mme de Feuchères, ma pauvre Ninette encore couchée, savourant son luxe nouveau, les joies de cette première journée suivie de journées pareilles, puis ma rentrée en coup de tonnerre : « Lève-toi... Nous partons... C'est fini... » Car c'était fini, sans nul doute. Que répondre à un homme qui venait de se montrer si bon? Quelle excuse invoquer devant la preuve irréfutable? Ma démission, sans bruit, sans phrases, c'était le seul parti brave et digne. Mais, mon Dieu, quel arrachement!

Des pas, une porte discrète... Je me retournai. Mora, déjà ganté, le chapeau sur la tête, élégant toujours, mais très pâle, la pâleur transparente des matins de Paris. Sans prendre garde à mon émotion, visible pourtant jusque dans mon hésitant salut, il me tendit un papier :

« Avez-vous du monde là?... Il me faut deux copies de ceci... très nettes... pour l'empereur et l'impératrice... » Il ajouta en se rapprochant de mon bureau : « Voyez si vous lisez mon écriture... »

C'était le projet de son prochain discours pour l'ouverture des chambres, écrit de sa petite cursive nerveuse, la moitié des mots inachevés comme lorsqu'il parlait. Je lisais parfaitement.

— Alors faites vite, et apportez-moi ça aux Tuileries où je vais.

En même temps, nos regards se rencontraient électriquement sur ma lettre :

— Déchirez cette vilenie... me dit-il tout bas, sans me regarder.

— Oh! monsieur le comte...

— Plus un mot. Il y a cela entre nous désormais... Tâchez que je l'oublie.

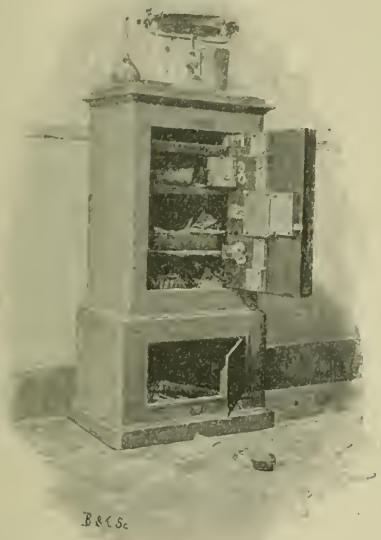
Et il s'en alla.

Ah! le maître homme. Comme il me tint solidement avec cette lettre! Quel caveçon! Nous n'en parlions jamais; mais que de fois je l'ai retrouvée dans l'ironie de son œil clair posé sur moi.

« A nous le Grand-Central, papa!... »

Et voyez ce que sont les hommes. A quelques mois de là, un soir, en faisant ma caisse, à la présidence, je m'aperçus qu'il me manquait deux louis. Je guettai mon

garçon de bureau, c'était lui. Pauvre diable, marié, des tas d'enfants; j'eus pitié. Mais,



me souvenant de la leçon de Mora, je m'en servis à mon tour. Le coup de la lettre, le même, avec la même voix cinglante et le

regard de côté : « Il y a deux louis entre nous, Grandperron, tâchez de me les faire oublier. » Il me remercia en pleurant et, huit jours après, raflait toute la caisse. J'appris ainsi que les leçons ne servent jamais.

J'appris bien d'autres choses encore, chez Mora.

La Leçon d'Histoire

(1872)

La Leçon d'Histoire

(1872)

Après le déjeuner, qui avait été abondant et délicat à l'ordinaire, le maréchal, un peu alourdi, alluma un bon cigare et se mit à arpenter les petites allées sablées de son jardin, au bras de l'aide de camp de service. On était au commencement d'octobre, la veille ou l'avant-veille du conseil de guerre, il faisait un jour doux et gris, une atmosphère calme où l'on n'entendait rien que quelques roulements de tambour du côté de Satory, et les trains qui passaient à travers bois avec un bruissement de vapeur et de feuillages.

Le maréchal marchait sans rien dire, d'un air préoccupé. Tout à coup il s'arrêta et, se tournant vers l'aide de camp de service : « Je voudrais, fit-il, que vous m'expliquiez

ce que c'est qu'un certain amiral Byng dont les journaux ont parlé à propos de mon affaire... J'imagine que ce doit être quelque héros cascadeur des Variétés ou du Palais-Royal, comme l'amiral suisse ou le général Boum... n'est-ce pas vrai, colonel? »

L'aide de camp de service, qui par hasard n'était pas sans lecture, savait parfaitement ce qu'on lui demandait, mais il était un peu embarrassé pour répondre. Cependant il crut devoir détromper son chef et lui expliqua que l'amiral Byng était un marin anglais du XVIIIe siècle, qu'une escadre française, commandée par M. de La Galissonnière, avait eu l'honneur de battre et de mettre en fuite, en face de Port-Mahon qu'assiégeait alors Richelieu.

LE MARÉCHAL.

Ah! oui... Richelieu... le grand cardinal... Parfaitement... j'en ai entendu parler.

L'AIDE DE CAMP, *timidement.*

Pardon, maréchal. Ce n'est pas ce Richelieu! C'est un autre.

LE MARÉCHAL, *très surpris.*

Ah! vraiment, il y en a un autre?... Je n'aurais jamais cru... Mais continuez, colonel.

L'AIDE DE CAMP, *embarrassé.*

En vérité, maréchal, cette histoire est si lugubre... je ne sais si je dois...

LE MARÉCHAL.

Allez donc! allez donc!

L'AIDE DE CAMP *s'incline et continue.*

Votre Excellence doit savoir que les Anglais ont eu de tout temps l'amour-propre national excessivement chatouilleux. Aussi ce combat de Port-Mahon fut pour eux un coup terrible; moins encore comme perte matérielle — Byng avait lâché pied avant la fin de la bataille — que comme effet moral, influence perdue. Pour expliquer sa conduite, l'amiral prétendait qu'il avait eu le vent contraire et que, la partie lui paraissant mal engagée, il avait préféré se dérober au combat pour conserver une flotte à l'Angleterre.

LE MARÉCHAL

Tiens! c'est comme moi... Continuez donc, colonel.

L'AIDE DE CAMP.

Byng étant bien en cour et n'ayant que de beaux états de service, le roi George se contenta de lui retirer son commandement. Mais en Angleterre ce fut un cri de rage. Ce nom de Byng, si honoré, si acclamé jadis, devint un objet de mépris et de haine. Le peuple en fit une injure, et le sentiment national est si fort dans ce diable de pays que le roi George eut la main forcée. Un an après sa catastrophe, l'amiral Byng fut traduit devant un conseil de guerre.

LE MARÉCHAL.

Encore comme moi!...

L'AIDE DE CAMP.

Le procès fut long, très embrouillé. La politique, les cours étrangères, tout le monde s'en mêla. Byng écrivit mémoires sur mémoires. Il invoqua le témoignage de

MAIS C'EST TOUT A FAIT COMME MOI.

ses officiers; il eut même recours à ses vainqueurs, à La Galissonnière, à Richelieu, dont une lettre tout à l'honneur de l'amiral figure au procès.

LE MARÉCHAL.

Mais c'est tout à fait comme moi... Ah! çà, j'espère bien qu'ils l'ont acquitté?...

L'AIDE DE CAMP.

Non, maréchal. On tenait à faire un exemple... Byng fut condamné à l'unanimité.

LE MARÉCHAL.

A quoi le condamna-t-on?... A la dégradation?

L'AIDE DE CAMP, *embarrassé.*

Non, maréchal.

LE MARÉCHAL.

A l'exil?

L'AIDE DE CAMP, *de plus en plus embarrassé.*

Non, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Quoi donc alors?...

L'AIDE DE CAMP.

L'amiral Byng fut fusillé dans la rade de Portsmouth, à bord de son vaisseau amiral.

LE MARÉCHAL, *après un silence.*

C'est terrible!... On avait donc eu des preuves de sa trahison?...

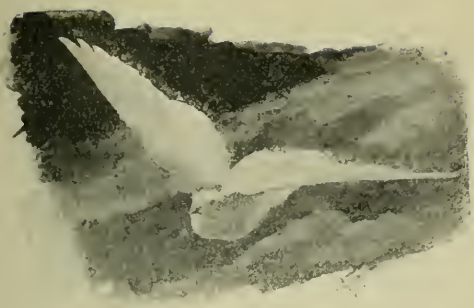
L'AIDE DE CAMP.

Pas le moins du monde. Le conseil de l'amirauté rendit, au contraire, justice à sa bravoure personnelle et à l'honnêteté de ses intentions. Le décret qui le condamnait à mort portait seulement : *pour n'avoir pas fait dans le combat tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.*

— Ah! fit le maréchal devenu tout pensif, et il continua à marcher dans le petit jardin, de ce pas régulier, inconscient, qui fait comme un balancier aux pensées trop

lourdes. De temps en temps, il s'arrêtait et répétait à mi-voix, en se parlant à lui-même : *pour n'avoir pas fait dans le combat tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.*

Les Sanguinaires



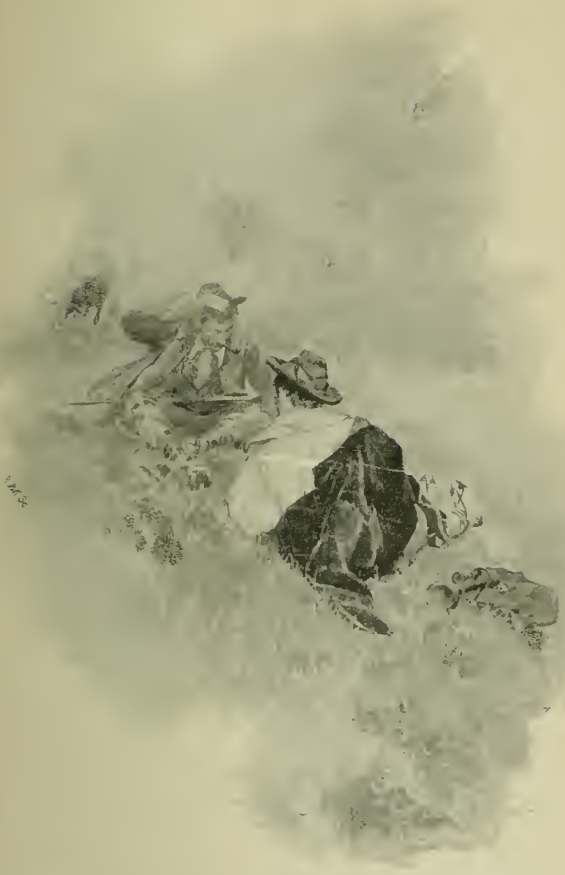
Les Sanguinaires

Pendant l'hiver de... — la date est trop lointaine, ne me demandez pas de la préciser — les médecins m'avaient envoyé faire une cure de soleil et d'oranges au bord de la mer bleue dans les jardins d'Ajaccio.

Est-il vrai que la politique occupe et passionne exclusivement la Corse d'aujourd'hui? Je l'ignore; mais au temps dont je parle, en plein second Empire, d'une pointe de l'île

à l'autre, de la place du Diamant à la cime du Monte-Rotondo, c'est le jeu, la folie du jeu qui tenait tout. J'ai vu, dans le maquis, des bergers — gardant leurs bêtes — jouer entre eux à la *scopa* une pipe contre un couteau, un mouton contre un fromage. Des curés de village m'ont invité à entrer dans leur « précipitère » pour y faire la partie. A Ajaccio les petites cigarières de la rue de la Préfecture, brunes et bien roulées comme leurs *trabucos*, prenaient sur le temps si court du déjeuner pour tripoter le carton. Moi-même à peine arrivé, j'avais gagné le mal du pays et ma cure de soleil se passait au Cercle à faire la bouillotte avec de vieux messieurs, ou le baccara de la jeunesse brillante.

Un soir de déveine et de mélancolie, je m'étais écarté du jeu et, le front contre la vitre toute mouillée des embruns de la mer voisine et de la nuit, je songeais plein de remords, au temps perdu, au travail en retard, à l'avenir qui m'apparaissait aussi obscur, aussi incertain que toute cette ombre mouvante, cet abîme de ciel et d'eau traversé



GARDANT LEURS BÊTES, JOUER ENTRE EUX A LA SCOPA.

par les feux intermittents d'un grand phare, au loin, en face de moi. Soudain une main se posa sur mon épaule, et j'entendis la voix railleuse du papa Vogin, un des anciens du Cercle, qui avait connu Mérimée :

— Eh bien, monsieur le continental, que regardez-vous avec cette attention?

— Je regarde la lumière du phare, monsieur Vogin, elle me fait envie.

Les minces lunettes du bonhomme filtrèrent un sourire de malice et de comprehension.

— C'est vrai que vous seriez mieux là pour travailler qu'à Ajaccio.

Et tout de suite il ajouta :

— Le phare des Sanguinaires est dans mon service d'ingénieur. Il s'y trouve une chambre, que j'occupe quand je vais en inspection. Disposez-en si le cœur vous en dit. Justement, demain matin, la barque des Ponts et Chaussées va porter là-bas les vivres réglementaires et le gardien de rechange. Partez avec elle. Je vous donnerai une lettre pour le gardien chef. Dans dix jours, la barque retournera aux Sangui-

naires, elle fait le voyage trois fois par mois. Si au bout de dix jours la solitude vous ennuie, vous reviendrez. Dans le cas contraire, vous resterez au phare aussi longtemps que cela pourra vous être agréable.

Le lendemain, au point du jour, la chaloupe m'emportait avec mon bagage. Au départ, il faisait un temps radieux, mais vers midi, la tramontane se leva et, pendant plus d'un mois, souffla dans la même trompette. Le phare devint inabordable, j'étais bouclé. A plusieurs reprises, la barque des Ponts et Chaussées parut au large de l'île, montrant sa carène blanche sur la mer soulevée. Nous échangions des gestes désespérés, des paroles dispersées par le vent. Tout le mois de décembre et la première semaine de janvier se passèrent ainsi. La reclusion, à la longue, me semblait lourde. Éparpillé dans l'infini du ciel et de la mer, je ne travaillais guère plus qu'à Ajaccio. A peine si j'avais le courage de jeter mes impressions de chaque jour sur un de ces petits cahiers qui, déjà dans ce temps-là, m'accompagnaient partout; notations ra-

DE LAISSER A MES NOTES LEUR ACCENT D'AUTHENTICITÉ.

pides, prises pour moi seul et sans le moindre souci littéraire. J'ai sous les yeux un cahier de cette époque, et c'est en le feuilletant que l'idée m'est venue d'en détacher quelques pages. Je m'efforcerai de laisser à mes notes leur accent d'authenticité, bien que sur ces petites feuilles amincies, élimées par le temps, avec cette encre vieillie, fanée, les mots soient comme perdus dans un lointain de rêve, à ce point évanouis que souvent ma plume a dû repasser sur eux pour les rappeler à la vie

Lundi, 24 décembre, veille de Noël.

Sept heures. Le jour s'en va. Des trois hommes de service, Dinelli, le gardien chef, vient de monter dans la lanterne pour le premier quart, de sept à onze; Bertolo, qui doit prendre la relève jusqu'à trois heures du matin, est allé coucher sa longue et taciturne figure, ainsi que l'énorme pipe en terre rouge dont ses lèvres minces et rageuses mâchonnent le roseau, même en dormant; enfin, le père Trophime, celui que nous appelons le Provençal, achève de desservir la table où nous avons dîné tous les quatre assez tristement, la porte fermée, la barre mise à cause de la tramontane que cette fin de décembre accroche obstinément au même coin du ciel... Les bottes de marine du vieux gardien talonnent sur les dalles, j'entends le camarade qui ronfle à côté, la chaîne du phare qui se dévide, l'égouttement de l'huile dans le grand réservoir de fer-blanc.

Sous ces hautes voûtes claires et stuquées que l'ombre gagne, les moindres bruits retentissent, échos de solitude et d'ennui qui me tombent lourdement sur le cœur...

Pour échapper à cette angoisse, je sors sur la terrasse un moment. C'est un terre-plein de quelques mètres carrés, qu'entoure un parapet en maçonnerie blanche. On dirait la plate-forme à décharger le grain d'un de nos vieux moulins de Provence... Un peu de jour y traîne encore, quelques rayons oubliés par le couchant sur cette cime où le phare est bâti. Le reste de l'île au-dessous de moi se perd dans des flocons de brume violette. On ne distingue plus rien, ni la tour génoise en ruine à la pointe extrême du rocher, ni les logettes aux portes disjointes et battantes du vieux lazaret abandonné dans les pâles verdures du rivage, pas même les lourds écheveaux d'écume blanche qui, depuis le premier jour de mon arrivée, s'enchevêtrent autour de l'île et la rendent inabordable...

Trois semaines!... seulement trois semaines que je suis ici!... Et il me semble qu'il

LES LOURDS ÉCHEVEAUX D'ÉCUME BLANCHE QUI...

y a plus d'un an. Oui, plus d'un an que m'est apparu, dans le frisquet du matin, le groupe d'îlots rouges épars à l'entrée du golfe et qu'on appelle « les Sanguinaires ». Sur la plus haute cime de ces roches, la lanterne du phare étincelait au soleil levant, et par l'étroit sentier dégringolant entre les touffes de lentisques et d'absinthes sauvages, je voyais, guère plus gros que des merles de roche à cette distance, deux ou trois bonshommes qui descendaient en courant au-devant de la chaloupe, avec leurs vareuses toutes gonflées par la bourrasque. Je donnai ma lettre au gardien chef, un petit noiraud, barbu, tout en bronze, que ma visite emplit de stupeur. Ils avaient cru d'abord à une inspection, mais leur inquiétude augmenta quand ils apprirent que le mystérieux voyageur s'installait et qu'il fallait lui donner l'appartement d'honneur.

Les premiers jours, il y eut de la méfiance. On me servait dans ma chambre, une chambre splendide, haute et vaste, aux lambris vernissés et dont les trois fenêtres ouvraient sur la pleine mer; mais, tout le temps de

mon séjour, la tramontane m'obligea à tenir fermés les volets de fonte de deux de ces fenêtres, et la lumière m'arrivait du côté seul d'où ne venait pas le vent. Ces repas solitaires dans une pièce qui louchait m'ennuyèrent vite, et je demandai aux gardiens à manger avec eux. J'avais apporté des provisions, des conserves, une bonne eau-de-vie. Eux m'offraient des légumes secs, le poisson de Trophime le Provençal, très adroit pêcheur d'oursins et de rascasses. Dès le premier repas, la connaissance était faite.

Trois types très différents, ces gardiens, avec une passion commune : la haine. Ce qu'ils se haïssent tous les trois! J'avais en arrivant commencé quelques vers restés inachevés sur la table de ma chambre. Dès le premier soir, le chef me prévint au moment de prendre la relève : « Méfiez-vous de mes camarades, ne laissez rien traîner. » Le lendemain, Bertolo m'en disait autant; et le vieux Trophime, avec le sourire de Iago, m'engageait à garder sur moi la clef de ma chambre. C'est lui pourtant qui me paraît le

IL CHASSE.

moins enragé des trois. Il a des yeux de lézard, luisants et doux, une barbiche blanche inoffensive qui sautille si drôlement pendant qu'il chante ses motets provençaux. Très adroit cuisinier, sans rival pour l'aïoli et la bouillabaisse, il est toujours en quête de quelque fricot, il chasse, il pêche, cherche des œufs de *gouailles* dans les roches, et très exactement, matin et soir, fait le tour de l'île pour s'assurer si la mer n'a pas jeté d'épave bonne à prendre. Il a parfois des aubaines, entre autres un certain baril de rhum resté légendaire dans le phare.

En dehors du service, les deux autres camarades ne s'occupent de rien. Ce sont des fonctionnaires, des messieurs de l'administration, ils croiraient déroger en faisant n'importe quoi. Toute la journée, je les vois jouer à la *scopa*, jeu d'astuce et de méfiance, où les mains dissimulent les cartes, où les yeux se guettent en dessous. Quand ils ne jouent pas, ils combinent, ruminent de mauvais coups contre l'autre, le camarade. Tempéraments corses, ardents, vindicatifs, la vie solitaire développe chez eux cette sombreur

de nature, et ce n'est pas le temps qui leur manque pour fignoler leurs vendettas

Dinelli, le gardien chef, qui « a travaillé pour être prêtre », est le seul qui lise un peu. Mais la bibliothèque du phare n'est pas riche ; elle se compose d'un Plutarque dépareillé, à tranche rouge, que le pauvre homme ressasse depuis des années et dont il se représente les personnages comme des héros du père Dumas, à rapières et grands panaches. Il lit surtout la nuit, pendant les heures de quart, dans la lanterne. Quand je le vois monter le petit escalier tournant à lamelles de cuivre, son gros bouquin rouge sous le bras, je pense à Shakespeare et au retentissement que les histoires de Plutarque ont eu dans son cerveau. Non que je prête à Dinelli autant d'imagination qu'à Shakespeare, mais sa chambre noire est terriblement impressionnable, à lui aussi. Quand nous sommes seuls, il me parle de Caton d'Utique, de Démétrius de Phalère, comme de personnes vivantes. La conversation manque d'intérêt. Aussi je préfère aller pêcher avec mon ami Trophime, ou encore

UN CERTAIN BARIL DE RHUM

rester à rêvasser dans un creux de roche jusqu'à ce que le porte-voix m'appelle pour le dîner. Je regarde l'eau, une voile sur

l'horizon, la côte corse toute voisine et, au loin, comme un fusain léger, l'île de l'Asinara.

En ce moment, par exemple, du haut de la terrasse où je songe, accoudé, il m'est

impossible de rien voir. L'Asinara et la Corse elle-même ont disparu. La mer et le ciel se confondent dans la nuit. Comme tous les soirs à pareille heure, le vent est tombé pour quelques instants. Tout à coup, du fond de la brume m'arrive une clameur rauque, la sirène d'un transatlantique forcé par le gros temps à s'abriter dans la rade d'Ajaccio et qui frôle la pointe de l'île sans que je distingue seulement un mât, une cheminée. Au beuglement de la sirène répond, plus près de moi, presque sous mes pieds, une longue bramée sinistre, indéfinissable, qui me fait songer à Fenimore et au *Dernier des Mohicans*. C'est le hennissement d'un des chevaux malades qu'on a mis au vert sur notre rocher. Et je me rappelle ma terreur la première fois où j'ai fait le tour de l'île, en voyant se lever brusquement d'un taillis d'absinthe jaune deux petits poneys corses avec de longues glaires filamenteuses, deux baguettes de verre qui leur pendaient aux naseaux. C'était le coin des chevaux morveux, un hôpital et même un cimetière, car des vols de corbeaux tourbil-

lonnent toujours sur cette partie des Sanguinaires qui en est restée pour moi tout assombrie.

Depuis quelque temps d'ailleurs, ce n'est pas seulement ce coin de l'île, mais l'île entière, et le phare, et la vie qu'on y mène, qui me semblent sinistres. Avec cette tramontane infernale, on ne peut plus pêcher. Plus de poisson, jamais de viande. Nous sommes réduits à ce qu'on appelle « les vivres de mer ». Le phare en a pour six mois, la réserve ne risque donc pas de s'épuiser; mais ce qui s'épuise, c'est ce que nous avions à nous dire. J'ai donné tous les renseignements possibles sur Caton d'Utique et Démétrius de Phalère; je sais par cœur toutes les histoires de bandits, Quastana, Bellacoscia, que Bertolo nous raconte en hachant des feuilles de tabac frais dans le creux de sa main avec les grands ciseaux pendus à sa ceinture.

Très animés d'abord, les repas sont redevenus silencieux comme avant mon arrivée. Les antipathies de ces pauvres gens, leurs crispations nerveuses commencent à

me gagner. Je prends en dégoût celui-ci parce qu'il vient à table avec des mains sales, l'autre parce qu'il mange en broutant comme une vieille chèvre. J'en arriverai à la haine, moi aussi...

Aujourd'hui, le dîner a été particulièrement lugubre, on n'a pas échangé dix paroles, mais quels mauvais regards!... Est-ce l'approche de Noël, du Jour de l'An, de ces jolies fêtes de fin d'année? Jamais je ne me suis senti le cœur angoissé comme ce soir. Dire que je regrette le Cercle d'Ajaccio! Je voudrais voir des lumières, des nappes blanches, sortir d'ici enfin. Quand donc en sortirai-je? Si la tramontane s'entête, j'y suis pour tout l'hiver... En attendant, la voilà qui repique, la tramontane... Un grand jet de flamme passe au-dessus de ma tête. C'est le phare qu'on allume. Sa traînée étincelante sautille au loin sur les vagues en écailles roses, jaunes, verdâtres. Il fait froid, ma pipe est éteinte, rentrons...

Près du petit escalier tournant qui monte à la lanterne, une lampe m'attend sur la table. A côté, large ouvert, le livre de bord

sur lequel chaque veilleur, en descendant, note ses observations. J'allais passer dans ma chambre quand j'entends fredonner, sur un air de gavotte qui se mêle aux huées de la rafale, à la canonnade lointaine de la mer contre les brisants, un Noël provençal, un vieux Noël de mon enfance :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout trévirés...

Doucement je pousse une porte, et dans la grande cuisine aux murs crépis, au dallage en damier noir et blanc, éclairée seulement par le feu de la cheminée et la pâle lueur que découpe sur la nuit une fenêtre ouverte au Sud, du côté où il n'y a pas de vent, je vois le vieux Trophime accroupi devant l'âtre et qui chante, la tête entre ses mains. Il s'excuse, un peu confus : « Que voulez-vous, monsieur, c'est le soir de Noël. Vous êtes Provençal comme moi, vous savez la place que cette fête tient sur notre calendrier... Quand on est seul ces soirs-là, on pense à la femme, aux enfants... »

Et le voilà parti à me raconter son histoire, sa famille...

Il s'est marié — il y a quelque vingt-cinq ans — en terre de Camargue, au village des Saintes-Maries. Sa femme, veuve d'un gardien de chevaux, était restée seule, encore jeune, avec son garçonnet. Trophime, lui, gardait le feu de Faraman non loin des Saintes-Maries. Ils se sont connus à une *ferrade,* une de ces belles courses de bœufs comme il s'en donne là-bas, au rivage de la mer, et où les femmes, coiffées du velours arlésien, galopent, le fer au poing, sur des camarguais à grande crinière blanche. Jamais ils n'auraient quitté ce coin de terre admirable, ces gazons fleuris toute l'année, ces étangs dans lesquels viennent boire les flamants roses. Mais un jour le garçon grandi, devenu homme, épouse une fille d'Ajaccio et va se fixer dans le pays corse.... Alors Trophime s'est fait nommer au phare des Sanguinaires, où sa femme est venue le rejoindre, car en ce temps-là les gardiens avaient leur ménage dans l'île avec eux

Et comme je lui dis :

« Vous deviez être bien plus heureux?... »

Trophime se lève et marche par la cuisine en agitant ses bras :

« Plus heureux!... Nom d'un tonnerre!... Un temps de bagne, et qui, par bonheur, n'a duré que deux ans; sans quoi nous serions devenus fous... Vous avez pu voir par vous-même, monsieur, qu'à vivre seuls sur ce rocher, de très braves gens ne parvenaient pas à s'entendre... D'où cela vient-il?... Quelle diablerie méchante se cache dans la solitude de ces pierres? Toujours est-il qu'entre hommes on se tient encore, on se ménage; la haine ne se montre pas à visage ouvert... Les femmes, elles, rien ne les arrête... Pour ne pas gêner le service, nous avions installé les nôtres tout en bas, à la marine, dans ce qui reste de l'ancien lazaret, où nos trois familles tenaient à l'aise, chacune avec sa cour et son petit jardin... Ah! bonne mère des anges! le train qui se menait là-dedans!... Des cris, des miaulements, à croire que nos *mouquères* se dévidaient les tripes tout le long du jour. La mienne, seule Française et « continentale », comme on l'appelait, devait

faire tête aux deux autres, deux vraies Corses, qui lui en voulaient de sa vaillance à tenir la maison, de son linge bien lavé, bien blanc, tendu sur des cordes en travers du jardin. Elle nourrissait aussi quelques poules que les enfants de nos voisins, des tas de petits Corsicos, mauvais comme leurs mères, s'amusaient à lui exterminer à coups de ma traques. Comme si ce n'est pas nous qui aurions dû être méchants, nous qui n'avions jamais pu avoir d'enfants et dont toute cette jolie marmaille crevait le cœur.

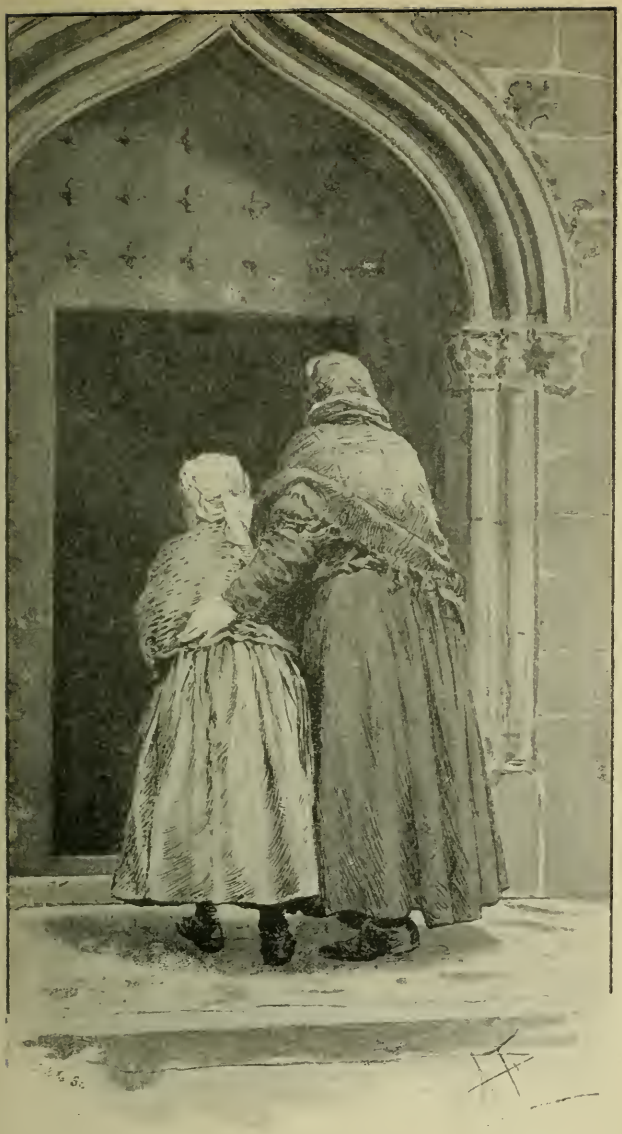
« Tout à coup, voilà qu'après quinze ans de mariage, cette grande joie d'un petit nous est donnée... De la joie, et puis bien du tourment aussi, vous pensez, quand venait l'heure du service et que je laissais ma pauvre Zani toute seule à la maison, dans l'attente de son bonheur et sans personne pour lui porter secours... Ah! monsieur, vous parlez de haine... Lorsque ma femme s'est accouchée, le sort a voulu que ce fût en pleine mauvaise saison. Un temps comme nous en avons un en ce moment : la mer en folie, des paquets d'eau jusque dans nos logettes

du lazaret... La sage-femme d'Ajaccio était prévenue; mais le moyen d'aborder par un temps pareil?... J'eus beau tirer le canon, hisser le drapeau, faire tous les signaux d'alarme, la chaloupe ne se montra même pas. Et croiriez-vous que le moment venu, ma malheureuse femme n'a pas trouvé près de ses voisines l'assistance d'un conseil, pas même d'un verre d'eau?... Dans une tribu de sauvages, une chose pareille ne serait pas arrivée... Vous me voyez tout seul, près de ce lit de torture et de misère, avec les mains qui me tremblaient et mes yeux aveuglés de larmes... Heureusement, celui qui est né la nuit de Noël dans la paille d'une étable veille d'en haut sur toutes les nichées, et malgré la méchantise des gens et du sort, il nous est venu droit du Paradis une belle petite fille qui a dix ans maintenant et que sa mère élève en bonne Provençale. Au moment où je vous parle, elles sont en Ajaccio toutes les deux, s'apprêtant pour la messe de minuit. Puis, après la messe, le garçon qui les *espère* à la maison arrosera la bûche de Noël avec elles, en chantant

les airs de Saboli, notre grand musicien Avignonais. C'est à quoi je pensais, monsieur, quand vous êtes entré... »

Ici, le vieux gardien, qui n'a cessé de marcher de long en large en parlant, s'arrête devant le feu et le regarde sans rien dire. Il est « en Ajaccio » avec sa famille; et moi je songe à cette fièvre de haine, étrange malaria qui se gagne dans la solitude et dont je subis moi-même le mystérieux frisson. Je me représente le lazaret du temps des trois ménages, ces batailles de femmes, d'enfants, de poules, ces tueries dans les petites logettes...

... Onze heures sonnent à la grande horloge du phare. On entend un bruit de poids, de chaîne qui se dévide. Des pas lourds de sommeil traînent sur les dalles; c'est la relève. La porte de la cuisine s'ouvre; avant de monter prendre son quart, Bertolo entre boire à la bassine. Il nous jette un regard noir, méfiant : « Qu'est-ce qu'ils conspirent là, tous les deux sans lumière? » Puis essuyant sa bouche rase avec la manche de son *pelone,* il ramasse sur la table la grosse



LA MESSE DE MINUIT

pipe rouge et la lampe qu'il y a posées, et s'en va sur un « bonné nouit, pinsouti (Français) », qui manque de mansuétude. Derrière lui, quand Dinelli, le gardien chef, après avoir signé le livre de bord, s'est enfermé à deux tours dans sa chambre, alors Trophime vient à moi, le doigt sur les lèvres, et me dit tout bas, avec des yeux farceurs, un rire silencieux qui fait danser sa barbiche de vieille chèvre : « Nous aussi, nous arroserons la bûche de Noël... nous poserons cachefeu, comme on dit chez nous... vous allez voir... »

Il enjambe la fenêtre qui, de ce côté-là, se trouve de plain pied avec le rocher, et presque aussitôt il rapporte une racine de tamaris qu'il jette dans l'âtre. Puis il tire de l'armoire et pose à mesure sur la table trois flambeaux, des verres, une bouteille de Frontignan et un pain de Noël à l'anis, cuit exprès pour la circonstance; tout cela d'un air de belle humeur, avec des clignements d'yeux, une mimique mystérieuse et enfantine qui m'amuse.

Maintenant, voilà les trois chandelles allu-

mées, le pain de Noël doré et rebondi sur une assiette, et le Frontignan en rayon de miel dans nos deux verres. « Minute! » dit Trophime, retenant mon bras au moment où je vais boire; et après avoir arrosé de vin blanc le pied de tamaris tordu comme un *souquillon* de vigne, il le jette dans le feu avec ces paroles sacramentelles : « Allègre! allègre! que Notre-Seigneur nous allègre! Si, l'an qui vient, nous ne sommes pas plus, mon Dieu, que nous ne soyons pas moins... bûche au feu, boutefeu! »

La bûche pétille et flambe jusqu'au plafond. Le vin d'or reluit dans nos verres, et nous trinquons à la Provence, en reprenant le Noël qu'il chantait tout à l'heure, le défilé des rois mages devant la crèche de l'enfant Jésus :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout trévirés;
L'enfant Jésus pleure,
Le roi n'ose pas entrer.

Joseph lui fait signe
D'entrer sans cérémonie,
Voir notre Seigneur
Qui les attendait.

ET NOUS TRINQUONS A LA PROVENCE.

« C'est pas la négrure
« C'est pas ça qui le fait pleurer,
« C'est que l'imposture
« Du vieux péché.

Là-dessus, rasades nouvelles suivies d'un autre Noël, l'arrivée des bergers et leu offrande au petit Jésus :

Ils laissent à terre deux ou trois bons fromages
Ils laissent à terre une douzaine d'œufs ;
Joseph leur dit : Allons, soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage,
Bergers
Prenez votre congé.

Nos voix montent, sonnent sous les voûtes, et à mesure c'est dans tout mon être une douceur, une détente. Ces chansons, ce vin du pays... Je ne suis plus au phare des Sanguinaires, mais dans la cuisine d'un grand *mas* de Provence, aux murs crépis, au sol pavé de larges dalles. Dehors, au lieu des huées du vent et de la mer, je distingue très bien dans la nuit d'hiver le carillon de la messe de minuit. Je me figure, derrière les vitres allumées, les ombres qui passent et repassent. Des nuées

d'étincelles montent des toits en fête et vont se perdre dans le ciel froid, criblé d'étoiles.

Allègre! allègre! Que Notre-Seigneur nous allègre!

La chanson est finie. Le vieux Trophime

s'est levé, détendu, lui aussi, et rayonnant. Il taille une tranche de pain, du beau pain de Noël qui embaume l'anis et la pâte chaude, remplit à ras bords un verre de vin doré, pose le tout sur une assiette et clignant vers moi ses petits yeux bridés :

« Dinelli dort trop bien pour qu'on le réveille, mais l'autre, le Bertolo, sa pipe lui donne soif... Je m'en vais trinquer avec lui. »

Brave homme! J'entends ses lourdes bottes monter le petit escalier, puis le vitrage de la lanterne qui s'ouvre, et des rires, des éclats de voix heureuses dont le phare n'a pas l'habitude. Ils boivent, là-haut; faisons comme eux. Allègre! allègre! Sur le rocher des Sanguinaires, Noël a tué la haine, au moins pour toute une nuit.

Le Brise-Cailloux

(1815)

Le Brise-Cailloux

(1815)

Lorsqu'après Waterloo, l'Empereur Napoléon passa à l'île d'Aix, à la veille de se livrer aux Anglais, un lieutenant de vaisseau nommé Vildieu lui proposa de l'emmener en Amérique, à travers les lignes anglaises. Ce Vildieu était un bonapartiste ardent, excellent marin, ayant tout spécialement étudié la direction des petites embarcations en pleine mer; il répondait de son *Brise-Cailloux* et se chargeait d'aller avec lui jusqu'au bout du monde.

L'Empereur l'écouta longuement, marchant à grands pas sans rien dire; à la fin,

il s'arrêta, regarda l'Océan quelques minutes, puis secoua la tête et ce fut « non ».

Le projet Vildieu n'inspirait pas confiance; il aima mieux se livrer aux Anglais.

Quelques mois après, le lieutenant Vildieu, qui avait son refus sur le cœur, voulut prouver que sa tentative d'évasion n'avait rien d'irréalisable, et sur ce même petit barquot qu'il avait offert à Napoléon, il cingla vers l'Amérique avec deux aspirants de marine démissionnaires dont le plus jeune était son fils.

La traversée fut longue et rude. Le *Brise-Cailloux*, soigneusement aménagé, avait à son bord des barils d'eau douce, de pemmican et de biscuit. Pour de la viande fraîche il n'y fallait pas songer, une cage à poules aurait tenu la moitié du pont; jusqu'au dernier jour les distributions de vivres furent réglées avec la plus rare prudence et l'équipage n'eut pas trop à souffrir. Pourtant ce régime de viande salée devenait fatigant à la longue, les bouches étaient

sèches, on avait soif; mais, soif ou non, deux rations d'eau par jour, jamais davantage. Une fois, par une mer d'huile, quelque chose de rond vint flotter le long de la barque.

« Une pomme à tribord! » cria joyeusement l'homme de la barre. C'était une pomme, une belle reinette grise au milieu de l'Océan. Sans doute elle était tombée de quelque navire passé par là, la veille ou l'avant-veille; on en fit hommage au capitaine, mais, bon prince, il voulut que l'équipage partageât avec lui. Bien qu'un peu gâtée par l'eau de mer, la pomme fut trouvée exquise, et ce jour-là on fit bombance à bord du *Brise-Cailloux*.

Si le voyage avait ses bons moments, les mauvais ne lui manquaient pas non plus : coups de vent, journées de brume épaisse, nuits de bourrasques, sans sommeil... Parfois, quand la mer était trop dure, on attachait la barre, on amenait la voile, l'équipage s'enfermait dans l'entrepont et à la garde de Dieu!

Enfin, au bout de six semaines, la côte

d'Amérique apparut; il était temps, on allait manquer d'eau. Quelques heures après, le *Brise-Cailloux* entrait au port d'Halifax, il me semble bien.

« Ouf! je suis arrivée, » dit la petite barque, et comme dans la rade il y avait trop de fond pour son ancre, elle vint s'accrocher au flanc d'une frégate qui se trouvait là. Le gros navire la regardait faire, étonné.

« D'où venez-vous? » leur cria-t-on.

Nos trois héros se découvrirent fièrement

« De France! »

On ne voulait pas les croire, car jamais jusqu'alors pareil voyage n'avait été tenté.

C'est M. Vildieu fils, le dernier survivant de l'équipage du *Brise-Cailloux*, qui m'a fait le récit de cette très véridique expédition, il y a quelques années, un soir d'hiver. L'aspirant de 1816 était devenu un vieux marin de la Douane, sur le point de prendre sa retraite, mais toujours passionné pour la mer. Il m'emmenait souvent avec lui dans ses tour-

nées et nous avons vu ensemble quelques jolis coups de *foutreau*.

Ce soir-là, fuyant devant le gros temps, nous étions venus nous abriter en face de Bonifacio, dans une petite calanque des côtes de Sardaigne. Quelle nuit! quel endroit divin! Au loin, des feux de charbonniers lucquois s'allumant parmi les roches ; plus près, une équipe de corailleurs napolitains qui raccommodaient leurs filets en chantant. Puis les grandes lueurs claires de notre bivouac se reflétant dans l'eau, les matelots accroupis tout autour, la bouillabaisse odorante qui fumait, et, debout, le dos à la flamme, avec sa moustache blanche, son sourire sans dents mais si bon, ses petits yeux gris tout de malice héroïque, M. Vildieu nous contant l'odyssée du *Brise-Cailloux*.

C'était le vrai marin ponantais, ce Vildieu. Il avait fait son premier voyage à sept ans; et depuis, toujours en mer ou sur les côtes. A son compte, il s'était trouvé à dix-huit naufrages; mais ce qu'il ne disait pas, ce sont les sauvetages qu'il avait accomplis

avec son instinct de terre-neuve. Un certain fusil porte-amarre dont il était l'inventeur, et qu'il rêvait de voir entre les mains de tous les douaniers de la côte, revenait toujours dans la conversation. Il avait envoyé à Paris depuis longtemps l'exposé de ce fameux système et s'étonnait que l'Académie des sciences fût si longue à lui répondre. C'était la seule tristesse de sa vie. Du reste, la plus jolie vieillesse du monde, et, dans le danger, toujours le mot pour rire. Quand la mer devenait vraiment méchante, il vous avait une façon réjouie de crier : « Veille à l'écoute, garçons, on va tremper le nez dans le vinaigre ! » qui vous hérissait la peau. Puis, en pleine bourrasque, s'il me voyait « croché » quelque part sur le pont, regardant le ciel d'un air vague et serrant entre mes dents à la briser ma pipe marseillaise, éteinte depuis une heure, il me glissait dans l'oreille : « N'ayez pas peur, mon camarade, vous êtes avec un ponantais.... Je finirai bien par me noyer quelque jour, mais ce sera dans l'Océan. »

Il s'est tenu parole. M. Vildieu est

mort, une nuit, sur la côte bretonne, en essayant de secourir un caboteur en détresse. Ah! le pauvre vieux! S'il avait eu là son porte-amarre....

La Fête des Toits

Conte de Noël

OH, COMME LES TOITS DE PARIS RESPLENDISSAIENT.

La Fête des Toits

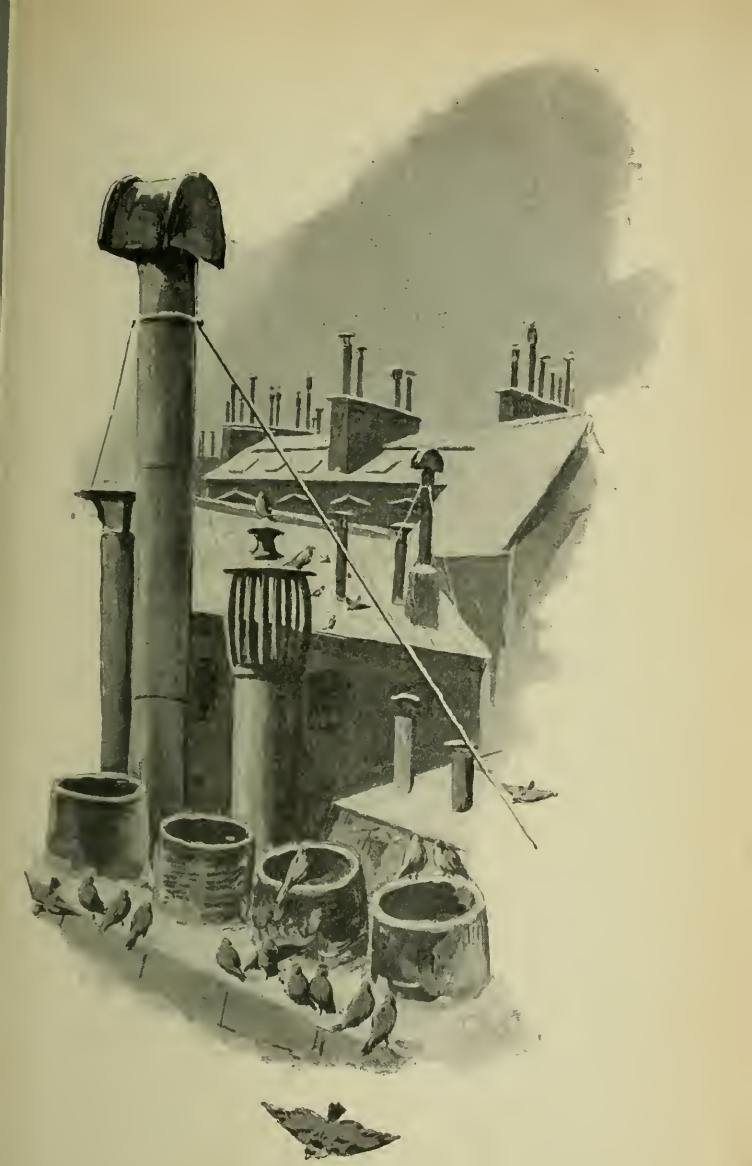
Conte de Noël

I

Oh! comme les toits de Paris resplendissaient cette nuit-là! Quel silence, quel calme, quelle clarté surnaturelle! En bas, les rues étaient noires de boue, la rivière lourde de glace; le gaz triste se noyait dans

le dégel des ruisseaux. En haut, à perte de vue, au-dessus des palais, des tours, des terrasses, des coupoles, sur l'aiguille mince de la Sainte-Chapelle et ces milliers de toitures serrées, inclinées l'une vers l'autre, la neige étincelait toute blanche avec des reflets bleuâtres, et cela faisait comme une seconde ville, un Paris aérien suspendu entre le vide de l'ombre et la lumière fantastique de la lune.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, tous les feux étaient éteints, pas la moindre fumée ne flottait sur les toits. Pourtant les cheminées heureuses, où chaque jour le bois flambe et craque, se reconnaissaient bien au cercle noir que la fumée élargit autour d'elles et à leur souffle tiède montant dans l'air glacé, comme l'haleine de la maison endormie. Les autres, rigides, serrées dans la neige épaisse, gardaient encore des nids du dernier printemps, vides comme elles de chaleur et de vie... Et dans cette ville haute, engourdie de blancheur, que les rues de Paris traversaient en tous sens comme d'immenses crevasses, les ombres de toutes ces



LES MOINEAUX DE PARIS.

cheminées inégales, déchiquetées et noires ainsi que des arbres d'hiver, s'entre-croisaient sur des avenues désertes où personne n'avait jamais marché, excepté les moineaux parisiens, dont les traces aiguës et sautillantes égratignaient de place en place la neige cristallisée. A cette heure même une bande de ces effrontés petits bohèmes s'agitait, voletait au bord d'une gouttière, et leurs cris troublaient seuls le silence religieux, l'attente solennelle de la ville des toits, recouverte entièrement d'un immense tapis d'hermine comme pour le passage d'un roi-enfant.

LES MOINEAUX DE PARIS

Nom d'un chien! qu'il fait froid! Pas moyen de dormir. On a beau se mettre en boule, hérisser ses plumes; la gelée vous réveille et vous cingle.

UN MOINEAU, *de loin.*

Ohé! les autres, ohé!... vite par ici. J'ai trouvé une vieille cheminée à chapeau de fonte, où l'on a fait du feu très tard.

Nous aurons bien chaud en nous serrant contre elle.

TOUTE LA TROUPE *volant vers lui.*

Tiens! c'est vrai. Comme on est bien. Comme il fait chaud... c'est rien de le dire. Vive la joie! Piou, piou. Cui, cui, cui...

LA CHEMINÉE

Voulez-vous bien vous taire, galopins. Il n'y a que vous vraiment pour oser crier dans un moment pareil, quand tout se recueille et fait silence. Voyez! le vent lui-même retient son souffle. Pas une girouette ne bouge.

LES MOINEAUX, *plus bas.*

Qu'est-ce qu'il y a donc, la vieille?

LA CHEMINÉE

Comment! vous ne savez pas que c'est la fête des toits cette nuit? Vous ne savez pas que Noël va venir faire sa distribution aux enfants?

LES MOINEAUX

Le roi Noël?...

SI VOUS VOYIEZ EN BAS DANS LES MAISONS...

LA CHEMINÉE

Eh! oui... Si vous voyiez en bas dans les maisons tous ces petits souliers rangés devant la cendre tiède. Il y en a de toutes les formes, de toutes les grandeurs, depuis les mignons souliers des petits pieds qui hésitent, jusqu'aux petites bottes qui résonnent si ferme en remplissant de train tout le logis; depuis le brodequin bordé de fourrures, jusqu'aux petits sabots des courses indigentes, jusqu'à ces souliers trop grands qui chaussent par hasard des pieds nus, comme si le pauvre n'avait pas d'âge, ni le droit d'être enfant.

LES MOINEAUX

Et à quelle heure doit-il venir, ce merveilleux petit gosse?...

LA CHEMINÉE

Mais tout à l'heure, à minuit... chut! écoutez...

L'HEURE, *d'une voix grave.*

Dan... dan... dan...

LA CHEMINÉE

Regardez là-bas tout le fond du ciel qui s'allume...

LES MOINEAUX, *avec l'élan badaud des petits Parisiens regardant un feu d'artifice.*

Oh! chic...

L'HEURE, *continuant.*

Dan.. dan... dan... Minuit!... »

L'HEURE D'UNE VOIX GRAVE DAN... DAN... DAN...

II

... A peine le dernier coup de minuit est-il sonné, qu'une grande volée de cloches retentit de tous les côtés à la fois. Sous les clochers encapuchonnés de neige elles carillonnent à la hauteur des toits et comme pour eux seuls, alternant leurs voix, les confondant, mêlant les carillons aux bourdons, s'éloignant, se rapprochant, avec ces ampleurs, ces effacements de son qui viennent de la direction du vent et donnent l'illusion d'un clocher tournant comme un phare.

LES CLOCHES

Baoum, baoum... Le voilà. C'est lui, c'est le petit roi Noël.

LE VENT

Hu... Hu... Sonnez ferme, mes bonnes

cloches, à toute volée, encore plus fort. Noël est là, il me suit... Sentez-vous cette bonne odeur de houx vert, d'encens, de cire parfumée que j'apporte sur mes ailes?...

LES CARILLONS

Dig din don... Dig din don... Noël! Noël!

LE VENT

Allons, les cheminées. Qu'est-ce que vous avez donc à rester la bouche ouverte?... Chantez Noël avec moi... En avant les toits, en avant les girouettes!

LES CHEMINÉES

Ui... Ui... Noël! Noël!!

LES GIROUETTES

Cra... Cra... Noël! Noël!

UNE TUILE *trop enthousiaste.*

Noël! No... (*Dans sa joie elle fait un bond et tombe dans la rue.*) Patatras... Bing!

LES MOINEAUX

Quel potin!

EN AVANT LES GIROUETTES.

LA CHEMINÉE

Eh bien! les moineaux, vous ne dites plus rien?... C'est maintenant qu'il faut chanter.

LES MOINEAUX

Piou, piou, piou. Cui, cui, cui... Noël! Noël!

LA CHEMINÉE

Montez donc sur mon épaule, vous serez mieux pour voir.

LES MOINEAUX, *sur la cheminée.*

Merci, ma vieille... Oh! que c'est joli, que c'est joli!... Toutes ces lumières roses, vertes, bleues qui dansent sur les toits.

LA CHEMINÉE

Et cette procession de corbeilles pleines de joujoux, de rubans, de fleurs, de bonbons, tout l'hiver de Paris qui passe entouré de dorures et de couleurs vives.

LES MOINEAUX

Qu'est-ce que c'est donc que ces petits

hommes qui portent les corbeilles? Est-ce que c'est des rois Noël, tout ça?

LA CHEMINÉE

Mais non. Ce sont les kobolds.

LES MOINEAUX

Vous dites?... les...

LA CHEMINÉE

Les kobolds, c'est-à-dire les esprits familiers de chaque maison qui conduisent Noël à toutes les cheminées où il y a des petits souliers qui attendent.

LES MOINEAUX

Et Noël, où donc est-il?

LA CHEMINÉE

C'est le dernier de tous, ce petit blond avec ses yeux si doux, ses cheveux en rayons d'or éparpillés autour de lui comme des brins de paille de sa crèche, et ses joues roses du froid de l'air. Regardez-le marcher : ses pieds effleurent la neige sans laisser de trace...

EST-CE QUE C'EST LES ROIS NOEL, TOUT ÇA.

LES MOINEAUX

Qu'il est beau! On dirait une image..

LA CHEMINÉE

Chut! écoutez...

III

A ce moment une voix grave et jeune, perlée comme un rire de baby, résonna dans cette atmosphère de cristal que font sur les hauteurs le grand froid et la lune claire. Le Roi-enfant s'était arrêté sur un toit en terrasse, et là, debout, entouré de tous ses petits porte-corbeilles, il parlait ainsi à son peuple :

NOEL

Bonjour, les toits. Bonjour, mes vieux clochers. La nuit est si claire que je vous vois tous dispersés autour de moi dans ce grand Paris que j'aime... Oh! oui, mon Paris, je t'aime, parce que toi qui ris de tout, tu n'as pas encore ri du petit Noël, parce que tu crois à lui, toi qui ne crois plus à rien... Aussi, tu vois, je viens tous les ans.

Jamais je n'ai manqué... Je suis même venu pendant le siège, te rappelles-tu?... C'était bien triste par exemple. Ni feu ni lumière, les cheminées toutes froides; les obus qui sifflaient sur ma tête, trouant les toits, renversant les cheminées... Et puis, tant de petits enfants qui manquaient!... J'avais trop de joujoux, cette année-là; j'en ai remporté de pleines corbeilles... Heureusement que cette nuit il ne m'en restera pas. On m'a prévenu que j'aurais beaucoup de petits souliers à remplir. Aussi, j'apporte des jouets merveilleux, et tous français...

UN MOINEAU DE PARIS

Bravo! Je le gobe ce petit-là, moi.

TOUS LES MOINEAUX

Piou, piou... Cui... cui... Vive Noël!

UN VOL DE CIGOGNES, *passant dans le ciel en long triangle.*

Oua... oua... Vive Noël!

LE VENT, *bousculant la neige.*

Chante donc Noël, toi aussi!...

PARIS QUE J'AIME...

LA NEIGE, *très bas.*

Je ne puis pas, mais je l'encense. Regarde les tourbillons de fine poussière blanche que j'envoie autour des corbeilles, dans les cheveux blonds de mon petit roi... C'est que nous nous connaissons depuis longtemps, tous les deux. Pense que je l'ai vu naître là-bas, dans sa petite étable...

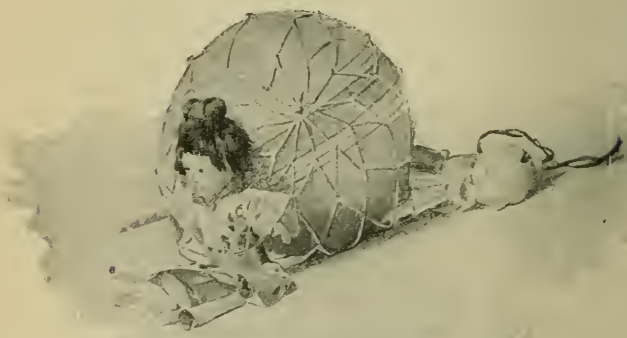
LE VENT, LES CLOCHES, LES CHEMINÉES, *chantant ensemble de toutes leurs forces.*

Noël! Noël! Vive Noël!

NOEL

Pas si fort, mes amis, pas si fort. Il ne faut pas réveiller tout notre petit monde de là-dessous... C'est si bon la joie qui vous arrive en dormant, sans qu'on y pense... Maintenant, messieurs les kobolds, marchez avec moi sur la pente des toits, nous allons commencer notre distribution. Seulement, cette année, j'ai résolu d'essayer quelque chose. Tout ce que nous avons de plus beau

comme joujoux, les polichinelles en or, les sacs de satin pleins de pralines, les grandes poupées tout en dentelles, je veux que tout cela tombe aux plus pauvres souliers, dans



les cheminées sans feu, dans les mansardes froides, et que nous jetions au contraire aux maisons heureuses, sur le velours des tapis, sur les fourrures épaisses, tous ces petits jouets d'un sou, qui sentent la résine et le bois blanc.

LES MOINEAUX DE PARIS

Fameux, fameux!... Voilà une bonne idée.

LES KOBOLDS

— Pardon, mon petit Noël. Avec ton

nouveau système, les pauvres seront heureux, mais les riches pleureront. Et dame! un enfant qui pleure n'est plus ni riche ni pauvre. C'est un enfant qui pleure; et il n'y a rien de si triste...

NOEL

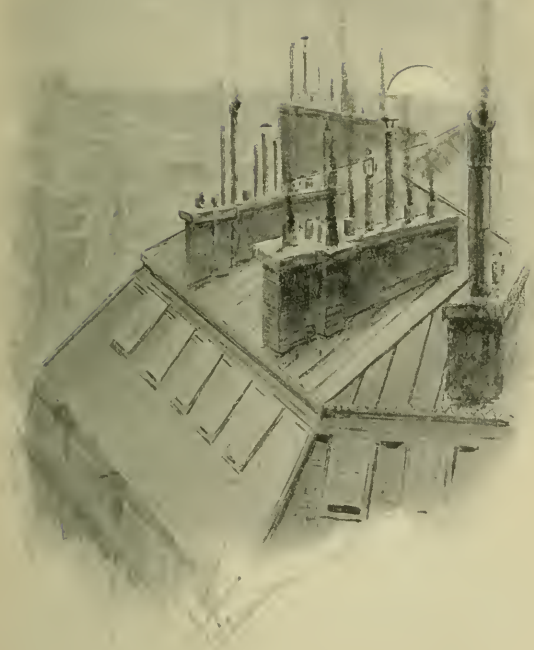
— Laissez donc. Je connais mieux cela que vous... Les pauvres seront ravis de toucher à ces jouets compliqués qui leur paraissent si tentants derrière la vitrine des magasins et dont le luxe doré n'ajoute rien à leur valeur de joujou, à leur grâce d'amusement. Mais je parie que les petits riches seront tout aussi contents d'avoir pour une fois des pantins au bout d'une ficelle, des poupées à ressort, toutes ces tentations des bazars à treize sous où ils ne sont jamais entrés... Allons, voilà qui est entendu. A présent, en route, et dépêchons-nous. Il y a tant de cheminées à Paris et la nuit est si courte!

IV

Là-dessus les petites lumières se répandirent de tous les côtés, comme si l'on avait secoué sur la neige des toits toutes les branches allumées d'un sapin de Noël. Pas une cheminée n'était oubliée, depuis les palais entourés de terrasses et d'arbres blancs de givre jusqu'à ces pauvres toits de misère qui semblent s'étayer l'un l'autre pour ne pas crouler sous le poids. Bientôt sur toutes les maisons de Paris on entendit cette sonnerie de grelots, tous ces bruits fantaisistes et divers qui entourent les magasins de jouets, les bêlements des moutons, le bégayement des poupées, le froissement des satins brodés, les crécelles, les trompettes, les tambours, les roulettes des chevaux de poste, le coup de fouet des postillons, la roue ailée des moulins à vent. Tout cela s'agitait, disparaissait, bondissait le long des cheminées. Où il n'y avait pas d'enfants, Noël guidé par ses kobolds pas-

sait vite sans se tromper ; mais quelquefois, au moment où il s'approchait d'elle les mains pleines, la cheminée chuchotait de sa bouche noire : « Il est mort, c'est inutile... Il n'y a plus de petits souliers dans la maison... Garde tes joujoux, mon petit roi. Ça ferait pleurer la mère de les voir... »

Longtemps, longtemps les petites lumières errèrent ainsi. Tout à coup un coq enroué chanta au fond du brouillard, un filet de jour blanc entr'ouvrit le ciel, et aussitôt toute la magie de Noël s'évanouit. La fête des toits était finie, celle des maisons commençait. Déjà, un bruit doux, ravissant, montait des cheminées, en même temps que la fumée des feux rallumés. C'étaient des cris de joie, des rires fous, des voix d'enfants qui criaient à leur tour : « Noël ! Noël ! vive Noël !... » pendant que sur les toits déserts, le soleil, en se levant, un beau soleil d'hiver, factice et rose, faisait traîner ses premiers rayons qui ressemblaient, dans le scintillement de la neige, à des paillons, des nacres, des franges d'or, tombés des corbeilles du petit roi...



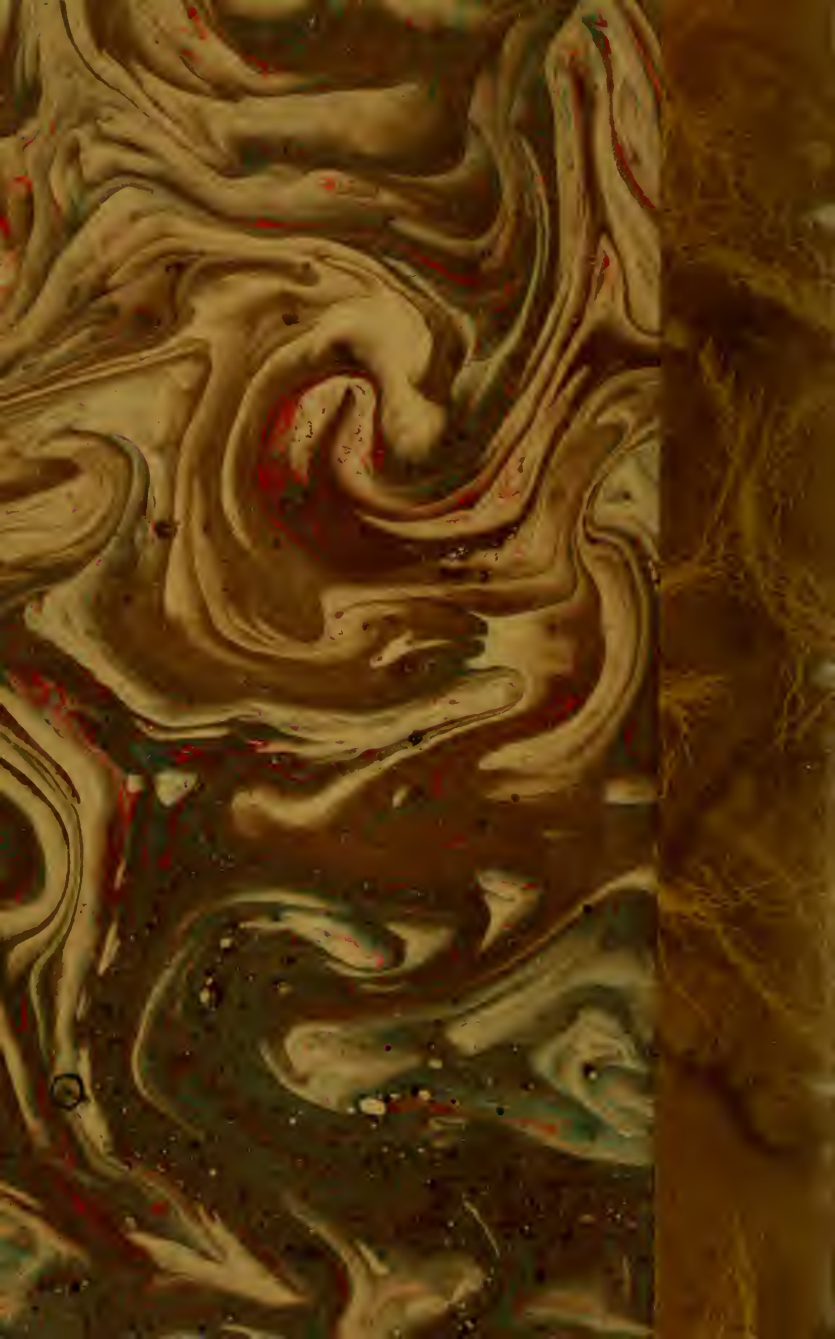
TABLE

	Pages
La Fédor	1
Au Fort Montrouge	93
A la Salpêtrière	113
Souvenir d'un Chef de Cabinet	139
La Leçon d'Histoire	155
Les Sanguinaires	167
Le Brise-Cailloux	211
La Fête des Toits	223

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

5141. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

20 MAI 1998
17 JUN 1998
11 JUIN 1998